

# Réduire les inégalités : que peut faire l'école en réalité ?

## Le point de vue de quinze enseignant.es primaires genevois.es, partie I

Propos recueillis par LIFE le 20 octobre 2021 en marge de l'Entrevue organisée en hommage au travail de Walo Hutmacher, sociologue de l'éducation à l'Université de Genève :

<https://www.unige.ch/fapse/hutmacher/>

Ce document est la première des deux parties d'un échange organisé par le Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE) avec quinze enseignant.es primaires genevois.es. Ce groupe I de discussion est composé de sept professionnel.les : trois ont moins de dix ans d'expérience (génération A : Emmanuel Balz, Maurane Haldi, Valentina Sabatino) et quatre plus de vingt-cinq ans (génération B : Sandrine Degoumois Gonzalez Hernandez, Ariane Denonfoux, Claire Descloux, Anne Perréard Vité). Pour favoriser la circulation de la parole, l'anonymat des personnes a été assuré, mais la génération A ou B chaque fois mentionnée. Conduite de l'échange : Olivier Maulini (OM).

Contexte de la discussion : Walo Hutmacher a publié en 1993 un rapport de recherche intitulé « Quand la réalité résiste à la lutte contre l'échec scolaire ». Ce texte constatait l'augmentation des taux de redoublement et des inégalités sociales face à la réussite scolaire à Genève, malgré plusieurs décennies d'investissement de l'État cantonal dans la diminution des effectifs des classes et la création de postes de soutien pédagogique. Ce constat a entraîné le lancement d'une réforme en 1994 : la « Rénovation de l'école primaire », visant à organiser autrement le travail scolaire pour « individualiser les parcours de formation, apprendre à mieux travailler ensemble, placer les enfants au cœur de l'action pédagogique ». Walo Hutmacher a lui-même contribué à la rédaction du projet et au groupe de pilotage chargé de le conduire durant huit ans. Une quinzaine d'écoles volontaires ont participé à une première phase d'exploration de quatre ans, impliquant enseignant.es, directions, parents, syndicats, chercheur.euses en éducation. Une phase d'extension aurait dû suivre pendant quatre autres années, mais les conflits à son propos ont débouché sur un référendum d'initiative populaire « pour le maintien des notes à l'école primaire » qui obtint plus de 75% d'avis favorables en 2006 et entraîna le rétablissement des moyennes chiffrées, du redoublement annuel et des trois filières de sélection à la sortie de l'école primaire. C'est à cette histoire que font référence les participant.es lorsqu'ils ou elles évoquent *la Rénovation*. Pour en savoir plus : <https://www.unige.ch/fapse/life/recherche/chantiers-de-linnovation/>

Acronymes utilisés : CP : Coordinateur.rice pédagogique (accompagnant les équipes enseignantes) | DIP : Département de l'instruction publique (ministère genevois de l'éducation) | ECSP : Enseignant.e chargé.e du soutien pédagogique | EP21 : Ecole primaire 21 (projet de révision du temps de travail des enseignant.es) | GNT : Généraliste non titulaire (anciens enseignant.es complémentaires et/ou de soutien) | OMP : Office médico-pédagogique | PER : Plan d'études romand (programme scolaire supracantonal) | PES : Procédure d'évaluation standardisée (pour la mise en œuvre de mesures pédagogiques personnalisées en Suisse) | REP : Réseau d'enseignement prioritaire | SPG : Société pédagogique genevoise (syndicat des enseignant.es primaires) | SRED : Service de la recherche en éducation de l'État de Genève | TTC : Temps de travail en commun (entre enseignant.es) | 1P...8P : degrés 1 à 8 de l'école primaire en Suisse.

OM : On a prévu une seule question et un débat à bâtons rompus. *Réduire les inégalités. Que peut faire l'école en réalité selon vous ?* La loi sur l'instruction publique genevoise donne obligation à l'école de tenter de les réduire mais là on essaie vraiment de se positionner du côté de la possibilité, de la faisabilité. Donc comment vous répondez aujourd'hui à cette question ? Qui veut commencer ? Est-ce que ce sera le groupe A ou le groupe B. La parole est à qui veut la prendre.

A : Moi j'ai juste une question, parce que « inégalité » c'est un terme très large, est-ce qu'on parle d'inégalité scolaire ? sociale ? de genre ? c'est très large « inégalité ».

OM : Oui c'est une bonne question, alors je propose qu'on reprenne la formulation de la loi donc « les inégalités de réussite scolaire », elles peuvent être sociales, genrées ou d'autres natures, mais elles ont un effet sur la réussite scolaire en tout cas, quelle que soit la cause initiale, c'est ça l'idée... par le prisme de la réussite scolaire ou non, selon les différentes causes qui peuvent être sociales ou autres.

B : Mais c'est surtout comment y remédier sur le terrain ? c'est le but aussi...

OM : Oui oui.

B : J'adore votre question, parce que c'est bien une partie du problème pour moi. Si on essaie trop de cibler l'origine des inégalités, à mon avis on va nulle part. Les inégalités, c'est bien leurs natures complètement fugitives et multiples qui font qu'on ne sait pas toujours par où commencer. Et parce que lorsqu'on voit qu'il y a une difficulté de lecture ou je ne sais quoi, mais qu'on regarde et

qu'on se rend compte, ... c'est très caricatural ce que je vais dire mais, ... que les parents sont en train de divorcer, ou que cet enfant a déjà une petite sœur qui..., ou une grande sœur qui ..., ou autre..., finalement, que ce soit social ou scolaire ou culturel, ou autre, au départ on voit juste qu'il y a un problème scolaire. Et puis quand on commence à gratter, il y a tout qui vient avec. Et la question après c'est : « où est-ce que je m'arrête ? où est-ce que je commence ? » etc... Pour moi c'est une question lancinante, qui a toujours été là. C'est-à-dire que soit, si on s'intéresse à ça et si on veut aider à faire dépasser les choses ou à les dépasser, on doit accepter l'incertitude et l'incompréhension dans un premier temps. Et ça c'est difficile et ça prend du temps. Voilà, pour réagir à votre question.

B : Moi j'ai envie de dire que depuis quelques années on a bien fait la différence entre « égalité » et « équité », en précisant aux enseignants qu'on ne leur demande pas d'être égaux mais équitables, ... c'est la fameuse image avec les briques pour voir tous la même image, ... et moi ce dont je me rend compte c'est que pour les enseignants cela est acquis, ils se rendent compte qu'il faut aider plus certains enfants que d'autres mais ça leur pose des problèmes, parce qu'ils se disent « si je donne trop de temps à ceux qui en ont besoin, qu'est-ce que je fais des autres ? Ce n'est pas « égal » ... ». Ça revient quand même, ce n'est pas encore nivelé. Ils ont ce souci d'égalité quand ils commencent à prendre plus de temps pour des enfants en difficulté, au bout d'un moment ils disent « en fait je prends tout ce temps, mais les autres je m'en occupe moins, alors ça ne va pas ... ». Et pour moi il y a aussi quelque chose autour du deuil de l'enseignant qui souhaite être parfait et faire tout pour tout le monde ; ça c'est aussi quelque chose que je rencontre régulièrement, parce qu'on va faire le maximum de ce qu'on peut pour tout le monde mais on ne pourra pas, peut-être, tout faire pour tous. Ça c'est aussi pour moi quelque chose qu'on doit travailler

B : et accepter...

A : Je partage totalement ce point de vue-là mais j'aimerais creuser un peu plus la question quand on parle de ce que peut faire l'école, est ce qu'on parle justement du corps enseignant, ceux qui sont directement au contact des élèves ? ou est-ce que la question porte aussi sur l'école au sens de l'institution et au sens des politiques. C'est juste pour voir un peu au niveau horizontal où on s'arrête pour répondre à cette question et si c'est vraiment pédagogique, ou si on va aussi sur le politique et sur les réflexions qui ne sont pas à notre portée à nous en fait. Donc ça veut dire que nous on ne peut pas faire grand-chose là-dessus mais ça ne veut pas dire que c'est inintéressant ; il faut quand même aussi en parler.

OM : Bien sûr, il faut prendre l'école dans le titre comme institution scolaire donc, soyons clairs, il arrive plus ou moins fréquemment que des enseignants disent « tant que le parlement n'aura pas dégagé les budgets nécessaires, on ne pourra pas faire des miracles ». Il y a même des enseignants qui peuvent dire, .... ça peut être que les anciens ont envie d'en parler..., que, non seulement on ne peut pas faire des miracles si le parlement ne dégage pas les moyens nécessaires, mais éventuellement, il ne faut pas se mettre en tête d'en faire parce que si on arrivait à faire des miracles sans les moyens nécessaires, alors on nous couperait les moyens nécessaires. Il y a 30 ans, quand la Rénovation [de l'école primaire genevoise] avait été lancée, il y avait ces débats. Il y avait des enseignants qui ne voulaient pas se lancer dans la Rénovation parce qu'ils trouvaient que c'était demander beaucoup d'efforts aux enseignants à un moment où l'État réduisait les siens. Tout est lié.

A : Parce que là on parle d'un réel en incluant les idéaux, donc en fonction de ce que nous savons du réel en incluant les idéaux dans la question. Il y a le réel. Que peut on peut faire avec ce réel ? Et les moyens, et le budget qui sont là en ce moment. Et puis qu'est ce qui pourrait être fait si on améliorerait ces budgets ? Je pense que c'est du temps perdu, peut-être, de discuter de choses qu'on ne peut pas faire actuellement avec le budget qu'on a actuellement mais cela dit ce n'est pas inintéressant. Il y a ce qu'on peut faire comme ça, tout de suite... et ce sont des petites choses, je pense, qui sont possibles. Moi je pourrais en parler avec ce que fait mon établissement avec la question des devoirs. Il y a toute une réflexion qui a été menée depuis un certain nombre d'années, bien avant que j'arrive, qui porte ses fruits. Parce qu'on sait que c'est une des sources des inégalités, évidemment, les devoirs. Mais cela dit, je continue à penser quand même que ce qu'on fait là reste de la cosmétique et que le fond du problème c'est qu'il y a un problème de moyens et qui s'étend d'ailleurs au-delà de la question du primaire parce que, par exemple, je regardais les

informations hier soir et j'ai vu ce qui peut se passer, ce n'est pas dans le primaire ordinaire en l'occurrence, c'est l'OMP [Office médico-pédagogique], ce sont quand même des enfants qui sont dans un degré et qui pourraient être dans un autre par rapport à leur âge. Je ne pourrais pas donner de détails, c'est pas l'objet ici, mais en tout cas ce sont des conditions qui sont très difficiles et qui sont même à peine croyables, étant donné qu'on est à Genève je préférerais parler... En l'occurrence, où ils ont carrément des problèmes d'eau chaude, des problèmes d'éclairage, des choses vraiment très «pratico-pratiques» et surtout un sous-effectif qui fait que les gens pètent complètement les plombs parce qu'ils enchainent des journées incroyables de travail avec des enfants qui présentent des difficultés incroyables aussi et donc du coup ça devient très compliqué. Donc là on sort du primaire, on sort de l'ordinaire, mais c'est juste pour dire que c'est quand même... Là ce qui paraît évident c'est qu'il y a un problème de moyens derrière et de prise en charge au niveau institutionnel, là, pour le coup. Peut-être au niveau communal aussi avec la mairie, mais je donne juste cet exemple qui est un peu en marge, mais juste parce que ça m'a quand même frappé de voir qu'ici dans le canton de Genève on peut arriver à des situations comme celles-ci avec des mamans en l'occurrence ici qui apportent des plaintes par rapport à ce qui s'est passé par rapport à leur fils, etc. pour des raisons qui sont tout à fait compréhensibles. Voilà, c'est juste pour dire que la question du budget et des moyens que l'on met, pour moi, est quand même très importante dans cette question de comment agir ensuite en tant qu'enseignant, ou encadrant ...

A : Je rebondis un petit peu sur ce qui vient d'être dit, en réfléchissant par rapport à la situation que je vis moi dans une école qui n'est pas dans le REP [Réseau d'enseignement prioritaire], où il y a un enfant qui est en grande difficulté et ce que l'école en elle-même peut lui proposer, c'est finalement un cours d'appui, soit donné par un autre enseignant, soit un autre donné par moi-même. Mais, si on veut aller plus loin, il faut que la collaboration avec les parents se fasse et qu'ils aillent toquer à la porte de l'OMP pour faire des bilans, pour voir si quelque chose peut être mis en place. Mais là c'est quelque chose qui visiblement peut prendre beaucoup de temps. Je suis assez étonnée aussi de ce que je vois là. Un manque d'efficacité, j'ai l'impression.

B : Moi je trouve que c'est intéressant qu'on soit arrivé, et ce n'est pas étonnant, sur cette question des budgets, parce que le grand paradoxe pour moi c'est qu'on a lancé les écoles en Rénovation en année 1995 ou 96 au moment où, paradoxalement, on coupait ces budgets, tout en sachant qu'on était en train de les couper. Et on a tous foncé, chacun à sa manière. Moi je n'étais plus dans ma classe, mais ça raisonnait chez nous, dans notre génération, c'est comme ça que l'ai vécu..., comme enfin, ce qui a été essayé dans plein d'endroits (les équipes pédagogiques) est enfin en train de percer et de faire école. Et j'avais l'impression qu'on était en train de porter le mouvement qui germait depuis. Et pour moi il y a eu un effet absolument phénoménal qui était que, là où on était nombreux à pouvoir se ressentir comme honorés, parce que c'était ça qui était mis en évidence, on nous accusait de ne jamais avoir fait ça avant. Et il y a eu toutes sortes de personnes que j'aimais énormément, que je trouvais vraiment innovateurs et innovants dans leur manière de faire qui ont dit « *on ne reconnaît pas mon travail donc moi je ne m'engage pas* » alors que c'était grâce à eux et à leurs expériences, je pense particulièrement aux équipes pédagogiques, qu'on était là où on était. Donc c'était ce paradoxe entre : « *l'école évolue tranquillement* » on essaie de dire « *voilà étant donné tout ce qui s'est passé, allons-y* » avec le déclencheur Walo Hutmacher, etc., alors qu'au moment où il y aurait eu plein d'acteurs partants, ces acteurs ont reculé, certains en tout cas, c'est comme ça que je l'ai ressenti. Et finalement on était peut-être beaucoup moins nombreux que ce qu'on aurait pu être pour essayer de porter le débat. Après il y a eu en effet le problème du budget qui, et peut être qu'on n'a pas vu tout de suite, parallèlement le budget se rétrécissait parce qu'on a perdu un nombre absolument incroyable de postes.

A : Mais est ce qu'il y a eu la Rénovation puis il est ensuite reparti ? ou pas ?

B : Non il n'est jamais reparti.

A : Il a continué à rétrécir...

B : Il n'a jamais repris et on tourne autour de 300 postes environ, c'est énorme. Ça ne s'est pas trop vu, pourtant c'était vrai.

B : Je ne vais pas me lancer dans les chiffres parce que je pense que je serais incapable de dire juste. Pour moi il y a une chose qui est importante, c'est vraiment cette leçon d'idéal. L'idéal, je pense que ça fait du bien mais il faut faire attention d'être conscient qu'on peut se casser la figure, mais si on n'a pas cet idéal c'est très difficile. Mais je pense que dans ces années de Rénovation, ce qui nous a porté c'est ça. C'est-à-dire qu'on avait cet idéal, on partait du postulat déjà de base qu'il n'y avait pas de fatalité à l'école et qu'on allait réussir à faire quelque chose avec tous les élèves. C'était vraiment ce postulat important, puis aussi qu'il n'y avait pas de déterminisme social. Oui, on savait qu'on avait des inégalités sociales mais il faut qu'on travaille avec ça. Donc on avait vraiment ce côté idéal, qui faisait que ça nous portait et les moyens on en avait peu, on en avait, franchement je ne me rappelle plus de ce qu'on avait, je n'ai pas de souvenir à ce propos, mais on a fait beaucoup avec ce qu'on avait ; et qu'est ce qui fait qu'on a pu faire ça ? Je ne me souviens pas qu'on avait tellement, à ce moment-là, d'échanges sur les moyens, c'est venu un peu après mais que faisait-on ? Déjà, on a mis vraiment le travail en équipe au centre mais un vrai travail en équipe, vraiment, qui nous a portés, qui nous a soutenus. Dans les écoles où j'ai travaillé, quand on avait un enfant comme celui dont vous parlez, on le portait tous, et même encore maintenant dans les écoles difficiles, cet enfant n'est pas votre enfant, c'est l'enfant de tous. Qu'est-ce qu'on essaie de faire ensemble ? Ça c'est quelque chose qui pour moi est en tout cas une des pistes, c'est vraiment ce travail en équipe. Et puis je vois une autre piste aussi, même s'il y en a plusieurs ..., je pense que, Walo Hutmacher l'avait dit, ensuite j'ai eu l'occasion de voir une personne qui avait fait un rapport, .... Je suis très loin dans mon discours, mais j'ai passé 22 ans d'enseignement et en plus beaucoup dans le REP. Une chercheuse qui faisait un rapport sur les ZEP en France ou elle disait qu'il faut faire très attention quand on a des élèves fragiles, de ne pas baisser les exigences et pour moi, ça c'est une des pistes. C'est-à-dire que si l'enfant a de la peine, on ne va pas commencer à lui raconter une histoire en enlevant les mots compliqués en les remplaçant par des mots simples. Ces enfants-là, pour avoir accès à ce savoir, ils doivent avoir des choses exigeantes. Pour moi ça c'est aussi une piste, ça me semble vraiment très important. J'en ai d'autres ...

B : Quand j'ai entendu parler des budgets dans l'établissement, je vous dis franchement que je n'ai pas envie de m'arrêter là, parce que si on dit on n'a pas ... alors on ne peut pas... moi personnellement moi ça ne me va pas. Pour ma part la seule idée et la seule solution que j'ai trouvée et que j'ai appliquée surtout, toutes ces années, c'était de travailler en pédagogie de projet dans la classe. Quand je dis travailler en pédagogie de projet, c'était à fond. Quand je dis à fond, ça veut dire qu'à la fin d'une année on préparait déjà le projet pour l'année suivante, et moi j'avais la chance d'avoir les triples degrés donc ça veut dire que je suivais beaucoup les élèves, donc on avait quand même un noyau sur la base qui recevait les nouveaux. Mais de travailler en pédagogie de projet, je ne dirais jamais que ça efface les inégalités, mais ça met en avant toutes les capacités et les capacités de chacun là où il peut se développer. Et, toutes ces années, j'ai vu vraiment des élèves qui auraient été taxés de « en grande difficulté », qui n'arrivaient pas à apprendre, qui avaient de grosses difficultés en math, ou en français, ou ainsi de suite... Dès le moment où ils avaient un rôle à jouer, un rôle important dans la classe et qu'ils donnaient du sens à leurs apprentissages, j'ai été émerveillée par les résultats. Et j'ai eu tous les degrés mais voilà les dix dernières années j'ai surtout eu des 6m 7 et 8. Et après ils continuaient à chercher du sens à leurs apprentissages, à utiliser les outils. Ils appelaient ça des outils, ce n'était pas les choses qu'il fallait qu'ils apprennent bêtement mais c'était au moins des outils qu'ils pouvaient employer et ils étaient très intelligents à trouver pourquoi employer certains outils et où aller les chercher, de toujours être en recherche, de ne pas être... je les appelais... « les petits oiseaux », « c'est comme ça qu'on met dedans ... » « ça ne marche pas... ». Et vraiment donner du sens aux apprentissages, ça a été pour moi la seule solution que j'ai trouvée et que j'ai appliquée et au bout j'ai vu des résultats. Je n'en ai pas vu d'autres. Mais ça implique aussi les devoirs différenciés, ça implique aussi une dynamique dans la classe qui est beaucoup plus vive, beaucoup plus intelligente aussi. Quand ils doivent écrire un mail à la mairie ou je ne sais quoi d'autre, c'est socialisable, en dehors de l'école aussi. Ils ne vont pas faire comme quand ils remplissent une fiche de conjugaison. La différence elle est là. Ils vont juste utiliser les outils dont ils ont besoin pour faire les choses correctement. C'est la seule solution que j'ai trouvée. Les élèves ont monté une ludothèque dans le village et ils faisaient tourner ça eux. Donc ça implique beaucoup de choses ; autant les mathématiques que du lien avec la mairie ou autre, du lien avec les clients, comme ils les appelaient. Donc il y a le langage oral ..., c'est énorme...

B : Ça rejoint un peu ce que j'allais dire, cette pédagogie des projets, quand on parlait du niveau institution-enseignant. Il me semble que l'institution ces dernières années, dans un souci d'aider les enseignants, a mis beaucoup de moyens d'enseignement et pour moi c'est à double tranchant. Parce que des enseignants se sentent coincés avec ces moyens d'enseignement et du coup la différenciation devient beaucoup plus difficile. Les devoirs devraient être différenciés et je ne connais pas beaucoup de classes où ils sont différenciés. Et puis en même temps, parallèlement on a mis des étiquettes aux élèves. Donc moi quand je rentre dans une classe, j'ai souvent les enseignants qui me disent « *alors moi j'ai un TDHA, j'ai deux dys... et puis j'ai un dys... et puis j'ai un non francophone, ...* » et du coup l'enfant est étiqueté. Mais souvent c'est une réalité pour l'enseignant mais c'est presque considéré comme une lourdeur, en se disant « *alors du coup j'ai ça dans ma classe et comment je vais faire ?* », ça ne l'aide pas en même temps à différencier... Je ne sais pas comment exprimer vraiment mon idée... Mais, en fait à la base quand on a mis toutes ces mesures, c'était justement pour aider à différencier mais pour finir je trouve que ça n'aide pas à différencier, pour les enseignants ça devient juste une litanie qu'ils récitent quand ils disent « *voilà j'ai tant d'élèves dont un... un... puis un puis deux puis trois et un redoublant, puis ...* » et du coup pour moi c'est l'enfant dans sa globalité, pour le PER [Plan d'études romand] c'est le projet de l'enfant dans sa globalité et en même temps les attentes du PER... comment différencier... comment on peut faire un projet individualisé, mais ça a tellement de conséquences qu'on vous dit « *quand même ce serait mieux de pas trop en faire...* » et du coup qu'est-ce qu'on peut faire en différenciation ? Et je vois aussi des anciens enseignants, qui pourraient être là ce soir, qui me disent « *moi je n'ose plus faire les projets transversaux parce que tu comprends, on a les planifs, et on doit tous faire la même épreuve au même moment, alors si je m'arrête une semaine pour faire mon projet alors je ne serai pas à jour pour l'épreuve, et moi je travaille avec une enseignante en période probatoire mais elle me stresse* ». Du coup, pour finir, je pense que l'institution a voulu aider l'enseignant mais je trouve que tout est devenu contraintes et ça a brimé la liberté et la créativité des enseignants, très clairement par rapport à leur différenciation.

A : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je trouve qu'on nous impose tellement de choses au niveau du plan d'étude, des objectifs à atteindre. Aussi si on est dans une grande école pour pouvoir collaborer avec les collègues donc il faut faire pareil que les collègues et au final c'est vrai qu'on a peu de place pour la créativité. J'aimerais bien faire des pédagogies de projet mais au final je n'ai jamais été formée pour ça, je ne sais pas ce que c'est exactement. Je suis encore novice, donc forcément je suis les moyens d'enseignements parce que ça me permet d'être aussi plus sûre de moi. C'est vrai que finalement on a peu de place à la liberté dans notre manière d'enseigner du moins. Après, il faut la prendre cette liberté mais c'est difficile de la prendre. Suivant les directeurs ... et aussi la pression des parents « *pourquoi vous ne faites pas comme les autres classes ?* » Typiquement, dans mon quartier, les parents font une grosse pression sur les enseignants et si ce n'est pas exactement comme ça devrait être, c'est pointé du doigt. On est dans la même école avec ... donc je pense qu'on vit les mêmes choses autant chez les petits.

A : Oui tout à fait...

A : Autant en division élémentaire qu'en division moyenne.

A : On fait attention, les enseignants, à vraiment faire en sorte que les évaluations tombent la même semaine, qu'on voit tous en même temps la même chose, pour que les parents ne se disent pas « *ah dans cette classe ils en sont déjà à ce stade là et vous vous êtes en retard, comment ça se fait ? et qu'est ce qui se passe ? ...* ». En fait on n'a pas beaucoup de place pour vraiment s'exprimer, on suit le programme et voilà.

B : Je voulais juste revenir sur les deux versions que vous avez donné du travail en équipe, parce que finalement faire travailler en projet dans la classe et aussi faire travailler les enfants en équipe et faire travailler les adultes en équipe. Je pense que finalement c'est une idée... je trouve que c'est quelque chose qu'on a perdu. Alors je ne veux pas critiquer mes collègues ni dans mon collège ni dans mon école où on travaille ensemble mais en fait on ne travaille pas en équipe. On ne réfléchit plus ensemble. On se met d'accord sur les devoirs, on se met d'accord sur les évaluations, un peu plus ou moins sur le rythme où on avance mais ce n'est plus... Il y a une perte de sens quand même, de sens, ce n'est pas qu'on fait les choses sans sens, ce n'est pas ça. D'abord parce qu'on ne prend ou on a plus le temps de le faire, parce que j'ai le souvenir qu'à l'époque de la Rénovation, quand

on travaillait en équipe, on nous accordait le temps de le faire sur le temps scolaire, donc sans parler des moyens, ... oui il y a les postes et l'argent mais il y a aussi la qualité et les moyens de manière générale. Maintenant quand on parle des enfants en difficultés c'est pas sur le temps scolaire... mais le groupe, l'équipe c'est essentiel, dans sa classe de trouver des choses. C'est très facile à dire quand on a 30 ans derrière nous, on peut expliquer ça aux parents, même si le collègue ne fait pas exactement la même chose, on peut dire pourquoi nous on fait comme ça alors que le collègue ne fait pas pareil. Moi j'ai eu la chance lors de ma troisième année d'enseignement, j'étais dans une des équipes qui était partante pour la Rénovation, donc finalement l'enseignant tout seul dans sa classe je ne l'ai jamais vraiment vécu. Je le vis maintenant. Mais avec le recul de me dire « *tant pis je sais faire autrement* ». Mais je ne l'ai pas vécu débutante. Le groupe donne du sens, aide à avancer, mais il donne aussi du poids par rapport à l'institution, par rapport aux parents, par rapport aux directeurs et directrices, par rapport à plein de choses. C'est vraiment quelque chose qu'on doit retrouver, le groupe, le groupe qui a un idéal, un objectif. J'ai l'impression que maintenant l'école à Genève n'a plus d'objectif. Peut-être qu'il était un peu idéal mais non ... Celui de la Rénovation s'en était un, on voulait essayer de faire changer les choses, on nous a donné les moyens de changer les choses. Il y avait des gens qui nous encadraient aussi, qui nous donnaient des moyens, qui nous aidaient à réfléchir, qui nous donnaient des pistes. Maintenant, on le retrouve chacun de son côté ou on le crée avec ses collègues mais on a l'impression que c'est une institution qui est gérée au jour le jour, on ne sait pas trop comment, en fonction de celui qui est à la tête ou pas, de ceux qui sont un peu en dessous ou pas mais qu'il n'y a pas de .... J'aimerais bien poser la question dont on débat maintenant, j'aimerais bien la poser à différents niveaux... je suis assez étonnée des réponses qu'on a ...

A : J'aimerais juste rebondir et après j'enlève la casquette syndicaliste. Je ne pense pas qu'il faut opposer la question de l'idéal et de la foi de l'enseignant avec la question des moyens institutionnels. Je dis juste ça parce que je vois la différence, par exemple sur le plan de l'effectif, le nombre d'élèves par classe, pour moi ça c'est une des solutions clairement envisagées, parce que les quelques fois où je me suis retrouvé avec des groupes de huit à dix élèves sans parler des demi-groupes parfois, mais moi je suis dans un REP aussi ou parfois on a des effectifs très bas car il y a un taux d'élèves compliqués, beaucoup qui comptent pour deux en gros. Donc des groupes plus petits et tant mieux et je suis conscient que c'est une chance. Quand on divise en plus ces groupes ou que par hasard, comme en ce moment où je travaille beaucoup avec des enseignants spécialisés qui viennent dans ma classe pour suivre un élève mais finalement ils travaillent avec d'autres élèves aussi pas seulement celui pour qui ils sont là au départ, donc quand on peut partager la charge du travail, soit en divisant les élèves, soit en étant en co-enseignement, ça change tellement radicalement la qualité de ce qu'on peut offrir aux élèves qui en ont le plus besoin. Donc ça, il n'y a pas de doute c'est une question de moyens, de budget et d'effectif. Donc ça il faudrait que ce soit dit à un moment donné, ils le savent mais quelles sont les priorités alors ? Je suis peut-être un peu naïf de dire cela comme ça, mais quand j'entends cette question j'ai d'abord envie de dire, d'abord il y a ça. Et puis la question du personnel aussi. A-t-on assez de personnel, a-t-on assez d'éducateurs, d'éducatrices ? Y a-t-il assez d'heures d'ECSP [enseignant.es chargé.es de soutien pédagogique] ? Moi je ne vais pas trop me plaindre parce que je suis en REP où on a un peu plus parce qu'on a des enveloppes un peu plus grandes pour le REP que pour les autres mais même là on aurait plus de besoins pour vraiment bien faire. Il faudrait plus d'adultes et moins d'enfants. Ça pour moi c'est une des clés de la solution. On peut en parler mais ce n'est pas à nous enseignants qu'il faut le dire mais plus haut. Maintenant je ferme cette porte là sur la question institutionnelle et je parle plus sur ce qui est en notre pouvoir en tant qu'enseignant effectivement. Donc bien sûr garder ses idéaux. Ça fait 4 ans que j'enseigne mais j'y vais chaque jour en me disant que je vais essayer de faire quelque chose de bien. La foi dans l'enseignement je l'ai. J'ai du plaisir à retrouver mes élèves et je crois que c'est réciproque. Je n'ai pas trop de problème avec les parents parce qu'en REP c'est plutôt moi qui dois leur courir après que l'inverse. Ça dépend où on se trouve effectivement. Là aussi il y a des inégalités dans les contextes évidemment, au niveau socioéconomique, etc., mais du coup qu'a-t-on essayé de mettre en place nous ? la question est de voir, ce n'est pas nouveau, tout le monde sait autour de cette table que c'est un des problèmes pour les enfants qui viennent de milieux plus défavorisés, les devoirs à la maison sont source de problématiques et sûrement aussi source de renforcement des inégalités par rapport à ceux qui

sont justement plus favorisés. Ce qui a été mis en place à l'école, c'est d'intégrer la période de devoirs dans la grille horaire de manière que les devoirs soient faits sur le temps scolaire. Ça a fait beaucoup de bruit à l'époque, ça a été très compliqué, c'est passé assez difficilement mais notre directeur a persévéré et a obtenu que ça puisse se poursuivre. Et ce qui est intéressant de voir, c'est qu'au niveau des résultats en fin de cycle moyen, ça n'a pas du tout baissé donc ça veut dire qu'ils arrivent à avoir les mêmes résultats, la même efficacité et surtout ça réduit les inégalités pour une partie. Ça ne résout pas tout, mais ça contribue à réduire les inégalités. C'est une première chose car ça c'est en 7-8 seulement, la deuxième chose, pour les autres degrés quand on commence à donner des devoirs dès la 3<sup>e</sup> primaire, ce qui se passe c'est qu'il y a la question des études surveillées que tout le monde connaît, mais après ça peut être plus ou moins bien fait ça aussi. Il peut y avoir des enfants qui se débrouillent et juste un surveillant qui vient là et qui fait juste en sorte que ce ne soit pas le bazar ou il peut y avoir quelqu'un qui est là pour aider chaque enfant individuellement, ce qui change complètement la qualité et la progression des élèves en question. Et nous ce que nous faisons en plus car cela ne suffit pas, c'est que nous avons la chance de travailler avec plusieurs associations comme par exemple Le Petit Escabeau (en référence à l'image du petit escabeau), qui s'investit énormément dans notre école et pas seulement dans notre école, l'Agora ou Reliance. Ce sont beaucoup d'associations avec qui nous collaborons et qui prennent les élèves pendant une à deux périodes, une à deux heures par semaine en plus. Ils viennent par exemple après l'école de 16h30 à 17h30 ils vont faire un appui ; parfois c'est entre 12h et 14h, parfois c'est le mercredi. Ce sont des répétitoires faits par des personnes qui sont bénévoles donc qui n'appliquent pas de surcoût pour les familles. Parfois ils prennent deux ou trois enfants. Donc tout cela mis ensemble on arrive peut-être à réduire un peu. Après en classe, j'aime bien l'idée de ne pas parler avec des mots trop simples ou voir les exigences à la baisse. Au contraire, garder le même discours pour tout le monde, garder les mêmes objectifs pour tout le monde. Par contre ça peut m'arriver de pousser un peu ceux qui ont besoin d'être plus poussés, un peu artificiellement s'il le faut pour essayer de les mettre un peu plus en avant et puis parfois d'essayer au contraire pour ceux qui parlent tout le temps, qui sont favorisés, d'essayer plutôt un peu de leur dire de se taire un peu. Je pense que l'enseignant a quelque chose à faire par rapport à ça, par rapport à la place que prennent les élèves.

B : Encore une petite parenthèse sur les budgets et le nombre d'élèves dans les classes. Je pense que c'est un facteur mais on doit faire très attention à ne pas s'accrocher à cela. C'est-à-dire que j'ai vu des classes à 15 catastrophiques et des classes à 24 où ça roule donc c'est un élément et je me souviens d'une chercheuse qui disait, mais il y a longtemps, je ne sais pas si la recherche a changé mais elle disait qu'il n'y avait rien qui prouvait qu'avoir moins d'élèves dans les classes permettait d'avoir de meilleurs résultats. Pour moi il y a quelque chose qui est central, c'est la pédagogie. C'est-à-dire que la pédagogie peut amplifier ou bien atténuer les inégalités scolaires, et là on a beaucoup à apprendre même après plusieurs années d'enseignement je pense. La différenciation pédagogique c'est quelque chose d'important mais ce n'est pas facile à mettre en place, c'est quelque chose qui prend du temps. Arriver à prendre du recul ou avoir une compréhension des attentes des institutions et pouvoir se dire « *je peux travailler autrement pour atteindre ces attentes* ». ça c'est aussi quelque chose qui demande un peu de recul. Mais pour moi, plus les élèves sont loin de l'école, plus il faut enseigner. Après c'est le comment... Je pense que ces élèves ont besoin de plus d'école dans un quartier comme le mien. Ou d'autres quartiers. Il faut qu'on puisse se dire « *ces enfants ont besoin de plus d'école* » mais quelle école ? et comment ? c'est un peu la grosse question. Je pense aussi qu'il faudrait mettre des moyens. Je suis complètement d'accord avec vous. 1P-2P [1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> primaire] c'est là qu'il en faut parce que c'est là qu'on fabrique les élèves, c'est là qu'on devrait mettre des ressources pour qu'ils puissent arriver pas en 3P mais en 4P, en étant des élèves qui se disent « *j'ai compris comment ça marche, je sais ce que j'ai à faire* ». Et là je suis d'accord avec vous, il faut qu'on mette des ressources, il faut que ces enfants puissent être accueillis et puissent comprendre ce qu'on attend d'eux. Après, je suis un tout petit peu plus circonspect, car je pense qu'on doit faire très attention, tu parlais d'étiquette. J'y suis très sensible. Je pense qu'il y a 30 ans, dans les classes il y avait aussi des TDHA, on ne les appelait pas des TDHA et que faisait-on avec eux ? on se disait « *...celui-là... il va falloir trouver quelque chose pour le calmer parce qu'il commence à me casser les pieds ....* » Quand on a des étiquettes, effectivement ça peut être très stressant pour les enseignants parce qu'on se dit « *j'ai trois dys... j'ai un*

*dysgraphique... qu'est-ce que je vais faire avec tout ça ?* ». On a aussi la question de l'évaluation. Vous parlez d'évaluation à 1P, quand vous parlez que des parents attendent...

A : Non, je parlais de l'année passée ou j'avais 3P 4P et on était trois classes de 3P 4P et les parents étaient très à cheval sur ce que faisait chaque classe.

B : Je voulais juste dire que le travail en équipe que nous avons pu vivre n'était pas quelque chose qui nous enfermait, et on pouvait garder cette latitude parce qu'on réfléchissait tous et nous avons passé des moments extraordinaires, je reconnais que c'était des années magnifiques. Mais on ne se disait pas qu'il fallait qu'on fasse les évaluations le vendredi 15, nous n'étions pas du tout dans ce genre de démarche, c'était le tout de se questionner pour savoir comment on allait faire pour décroiser, emmener les élèves ensemble, est-ce qu'on fait des groupes de niveaux, est-ce qu'on fait des groupes de besoins, l'ECSP va prendre quel groupe, telle personne va prendre tel groupe..., on se demandait comment on allait faire. Quand on faisait un groupe turbo, l'ECSP était là aussi pour se dire « *là on a les élèves qui arrivent en 4P, qui ne sont pas encore lecteurs, qu'est-ce qu'on fait ensemble ?* ». Ça pouvait aussi être l'enseignant qui prenait le groupe turbo, tous ces élèves de 4P et on réfléchissait ensemble à savoir comment aider les élèves. Mais je n'ai jamais ressenti ce côté que vous évoquez où se sent un peu coincé par le travail en équipe. Ce n'était pas ce qu'on entendait.

B : J'ai envie de dire oui à beaucoup de chose et applaudir mais je ne peux pas à tout, mais je pourrais en fait ... Mais j'essaie de faire des liens avec deux ou trois idées qui ont été évoquées. Tu parlais d'idéaux et il y a quelque chose qui me préoccupe et j'étais contente car nous n'avons pas dérapé, nous avons parlé d'idéaux et pas d'idéologie, et je pense que notre ennemie c'est l'idéologie. Je pense que là, l'idéal est fait pour s'adapter. Et pour vivre avec le courant des choses, l'idéologie nous casse parce qu'on n'y arrivera jamais. J'avais juste envie de le souligner car j'aime bien ce qui se dit ici parce qu'on est plus dans garder des idéaux, garder la flamme. J'arrive justement à ce mot de la flamme. C'est quand je garde mes idéaux, tout en étant réaliste, en vie, comment je garde le feu sous la marmite d'une certaine manière et d'où vient le feu sous la marmite, et je pense que quand tu parlais de pédagogie de projet c'est ta manière d'avoir gardé le feu sous la marmite. Pas sûr que ça aurait été la mienne mais ce n'est pas ça qui compte. Ce qui m'inquiète c'est que le contexte social aujourd'hui est devenu très morose, très complexe. Il y a des pressions sociales fortes, et là, tant qu'on ne trouvera pas le moyen de rallumer le feu sous les marmites, on va à la catastrophe. Parce que dans les pistes que vous avez tous évoquées il n'y en a aucune qui est une mauvaise idée, mais la piste qui me préoccupe c'est comment vous aider, vous les futurs enseignants ? Quand on travaille avec vous au niveau de la formation, comme formateur de terrain ou comme formateur universitaire, c'est comment vous permettre de construire une flamme qui va vous permettre de résister ? Et qui va vous permettre de ne pas tomber dans le formatage. Parce que c'est ce que je constatais chez les stagiaires et c'est ce que tu disais, même les formateurs de terrain, qui étaient plutôt des gens qui osaient dépasser les limites, se rétrécissent et s'enferment, pas tous heureusement, mais ça finissait par être difficile de trouver des endroits où vous amener. C'est cela qui me préoccupe, c'est comment on garde la flamme ? Alors, cela m'amène à une question : si je pense à moi lorsque j'ai commencé à enseigner, peut-être que d'autres anciens enseignants sauront se reconnaître ici, j'ai appris comment faire, mais j'ai aussi cherché à être et j'avais envie de contribuer, j'avais une vision idéale mais pas idéologique. Je me sentais une mission sociale finalement. Parfois je me demande si cela est toujours possible. Ce n'est pas si c'est vrai ou non, car je ne doute absolument pas que vous ayez encore cette envie, mais comment la maintenir ? comment garder le feu sous la marmite ? parce que toi tu y as résisté, quand je t'écoute, tu y vas, tu essaie de promouvoir cela au maximum. Même chose pour toi, même chose pour toi. Mais, quand on commence à allumer un feu, l'entretenir n'est pas si simple et on est dans un contexte où on ne va plus avoir 30 ans de carrière. On risque de changer deux fois avant la fin de sa carrière. On est dans quelque chose de très différent et c'est ce qui m'inquiète. Je sens cette flamme mais je sens que ça lâche. Donc nous, nous devons nous préoccuper de cette flamme. Mais cette flamme ne s'édicte pas. Quand quelqu'un a dit « *on nous accordait du temps, à la rénovation, pour réfléchir et travailler ensemble...* » on n'accorde plus du temps pour évoluer, pour changer, pour transformer sa manière d'être. On leur demande d'être très rapidement efficaces et on n'accorde plus le temps. Si on pense bien, sur les quatre années



des 16 écoles qui sont parties en rénovation, elles ont eu quatre ans, après on imposait à tout le monde. Plus personne n'a eu de temps. Parce que, comme les 16 écoles avaient fait leurs preuves, les autres devaient suivre puisque c'était évident que c'était ainsi qu'il fallait faire. Je pense que ça s'est dégradé à ce moment-là. On a pensé à une transmission automatique et évidente et ce n'était pas possible.

B : Et on le reproduit pour beaucoup de choses. Il y a eu la Rénovation et si on parle des équipes pluridisciplinaires nous sommes dans le même schéma. Il y a des écoles effectivement qui ont pu faire des essais concluants, mais moins concluants pour certaines. Cette volonté-là, à partir du moment où d'autres ont voulu rentrer dedans ça a été encore un petit peu possible mais on a pu à moitié rentrer dedans. On n'a plus généralisé parce que ce n'est pas possible. Mais par rapport au temps, je trouve que c'est vraiment un ensemble. Effectivement, il y avait le temps de faire les choses mais il y a aussi tout l'encadrement. Il y avait un service de formation, des gens qui se destinaient à préparer la formation pour les enseignants. Je ne veux pas dire de bêtises mais ils sont très cachés ou très loin quelque part, parce que je ne sais pas où ils sont. Il y a les CP [coordinateurs.rices pédagogiques] mais ils font tellement de choses qu'ils ne peuvent plus. Il y avait un service d'évaluation...

B : Depuis cette année on ne fait plus partie du service de formation.

B : Il y avait vraiment des groupes, des *staffs* qui réfléchissaient à un certain nombre de choses qui pour nous après étaient des aides ou des outils. C'est ce qui me fait dire qu'il y a des moyens mais pas seulement en nombre. Non seulement on en a enlevés, mais on en a détériorés.

B : Je voulais juste revenir sur les moyens d'enseignement, on a parlé aussi de l'évaluation. On devrait pouvoir les utiliser comme des outils. Il y a plein de choses intéressantes. Je n'arrive pas à dire car je n'ai jamais cherché à analyser ou je ne sais pas le faire mais à partir de quel moment, que ce soit le PER, les nouveaux moyens ; les notes je les mettrai un peu à part car ce n'est rien du tout pour personne... Mais qu'est-ce qui fait que cela devient complètement contraignant, que les gens n'arrivent plus à se les approprier, puis à prendre ce qui les intéresse et ce qui les intéresse moins. À remplacer par autre chose des petits bouts parce que typiquement, si je prends les moyens de lecture, quand on fait quatre fois la méthode, on a compris comment ça fonctionne donc on peut peut-être remplacer par autre chose. À la base les choses sont intéressantes, elles ont été réfléchies par des gens. Pourquoi tout à coup cela devient tellement embêtant pour certaines personnes. De plus je pense qu'il n'est indiqué nulle part que nous devons nous conformer absolument à cela, le faire au jour le jour comme c'est indiqué, qu'on est obligé d'avoir des planifications à la demi-journée. Oui c'est exigé par certains directeurs pour les enseignants qui commencent par exemple mais, pour les autres, personne ne nous demande d'avoir des planifications au jour le jour. Il y a ce qu'on a à disposition, les contraintes qu'on rajoute.

B : J'entends bien tout ce que vous dites mais, pour l'avoir beaucoup été, ce n'est pas facile d'être un électron libre. Il faut beaucoup travailler en amont, parce que la pédagogie de projet a l'air très sympa comme ça, mais il y a une énorme préparation avant. Je ne pense pas que ce soit fini dans le sens avant ce fameux COVID le DIP [Département de l'instruction publique] me demandait d'aller dans plusieurs établissements pour former et chaque fois cela faisait briller les yeux des enseignants, vraiment. J'avais des profs qui venaient dans ma classe voir si c'était vrai mes « petites histoires », mais en dehors de la classe quand j'entends dans certaines écoles un enseignant qui dit « *ah tu auras les 5P l'année prochaine alors je te donne le classeur des fiches et le classeur des évaluations* » ça me rend très malheureuse car je lui dis qu'il doit s'ennuyer et les élèves aussi et il répond que c'est ce qu'il vit. Je me suis beaucoup questionnée sur ce dont vous parlez, cette obligation de faire tous pareils. J'ai de jeunes collègues qui sont partis dans d'autres écoles, qui arrivent dans des écoles comme ça alors qu'on ne travaillait pas comme ça et me disent qu'elles ont l'impression de faire pour faire, de courir après le temps, après le savoir des élèves, elles craignent de faire moins bien que leur collègue, que les parents leur fassent des reproches. Ce n'est pas ça que l'on devrait prouver. Ce qu'on devrait prouver, c'est que les élèves sont bien, qu'ils ont appris beaucoup de choses, qu'ils arrivent à bien continuer à donner du sens à leurs apprentissages et à en rajouter d'autres, à construire une vraie maison solide. Et pourquoi c'est devenu ainsi ? c'est le principe de précaution ? c'est le poids des parents ? c'est sûr qu'au bout d'un moment on a les épaules et on leur prouve qu'on ne fait pas pareil mais que le résultat est là. Mais

pourquoi en est-on arrivé là ? je vois beaucoup de jeunes enseignants, ceux que j'avais en stage dans ma classe qui me disaient qu'ils étaient obligés ou qu'ils ne pouvaient pas faire comme ça, qu'ils étaient obligés de faire « tout » ou « pareil que ». Je pense comme vous que le gros souci est là, on est enfermés. Alors c'est où on fait ça parce qu'on a les épaules, ou on ne peut pas encore le faire parce qu'on n'a pas les épaules, on est jeune enseignant, on n'ose pas encore ruer dans les brancards. Je trouve que c'est une position très difficile mais on n'est pas aidé.

B : Je ne sais plus quand on a remis les notes annuelles avec les objectifs annuels...en 2007 ... 2008... 2006 ? et je pense, si on revient à notre sujet de départ qui était « les inégalités », je pense que d'avoir décortiqué ces plans d'études avec une évaluation annuelle et des objectifs annuels, c'est quelque chose qui a provoqué justement ce côté d'inconfort que vous avez évoqué à plusieurs reprises. Je pense que là il y a eu quelque chose et j'espère vivement que cela va se libérer et qu'on va revenir peut-être à tous les deux ans parce que la crainte avec cela c'est qu'on commence à décortiquer les objectifs pour faire des micro-objectifs qu'on peut évaluer parce qu'on les voit et on perd de vue cette notion de sens et cette notion de globalité. Je pense que le système a contribué certainement à cela. Quand nous étions en élémentaire, nous n'avions pas de moyens d'enseignement alors on se plaignait parce qu'on devait tout faire, on devait tout construire. Maintenant, on a des moyens d'enseignement chez les petits qu'il faut pouvoir utiliser mais en même temps s'en écarter, parce que j'ai vu des leçons à partir d'une bête fiche de conjugaison, qui était une leçon extraordinaire. La fiche qui est un support mais c'était tout ce qu'il y avait au cours. Je pense que c'est cet équilibre qui fait qu'on peut se permettre de pousser un peu le cadre. Et il y a aussi la compréhension. Quand on lit le PER, il n'est marqué nulle part les contraintes que surtout certains jeunes enseignants se mettent. Ce n'est pas écrit que chez les petits on n'a plus le droit de jouer, qu'on n'a pas le temps, c'est au contraire très important de prendre ce temps et ce temps il faut savoir le prendre. C'est peut-être une compréhension de ces objectifs, une compréhension du plan d'études. On peut arriver à atteindre ces objectifs sans pour autant être tout le temps dans les moyens d'enseignement. Peut-être faut-il simplement un peu de temps pour oser, pour le faire.

A : Ça va peut-être dans ce sens-là, tout à fait. J'ai la chance d'être en élémentaire et je pense que du coup on a moins la problématique de la contrainte structurelle qu'au cycle moyen, notamment la question des notes, de programme. Je suis passée par la case votée, je sais que le jeu est quelque chose d'important, je leur donne du temps libre. De toute façon c'est simple, s'ils n'ont pas le temps libre, ils ne vont pas se montrer dans le prochain travail. Il faut des temps d'aération sinon ils n'arrivent pas à se concentrer. L'attention est très limitée, surtout chez les tout-petits, je n'ajoute ça à personne. Ça paraît évident, mais même pour les plus grands. On est devenu dans quelque chose qui est proche de l'entreprise, qui est beaucoup trop compétitif et je pense que les notes vont aussi dans ce sens-là, et du coup ne sont pas utilisées à bon escient du tout. Une note est censée marquer la marge de progrès à un moment donné qui peut rester ou du moins le travail qui a été accompli et celui qui reste encore à faire. Mais elles devraient être bienveillantes. Ces notes ne sont pas seulement un système compliqué et pénible à gérer pour les enseignants, c'est aussi, pour rejoindre le sujet de départ sur les inégalités, une source qui va accroître ces inégalités ou en tout cas le sentiment, pour certains élèves, d'échec face à cette note parce que forcément certains élèves sont moins favorisés au départ, moins suivis à la maison, et vont donc avoir des moins bonnes notes et c'est un cercle vicieux. Je pense qu'il faudrait qu'il y ait beaucoup moins de notes et même au cycle moyen. En élémentaire on a moins cette problématique-là, on est plus sur du formatif, on n'a pas la question des notes. Donc les évaluations sont faites d'une manière plus pertinente et ça pourrait continuer comme ça aussi, évidemment en augmentant le niveau en l'adaptant au cycle moyen. Je pense que la culture de la note est trop ancrée dans nos sociétés pour qu'elle disparaisse complètement mais il pourrait y avoir quelque chose qui pourrait être revu sur cette question. Je termine juste sur la liberté qu'on peut se donner ou pas par rapport au PER. Oui nous sommes censés respecter les moyens officiels, mais à aucun moment il n'est écrit que nous ne devons faire que cela et rien que cela. Donc on peut tout à fait aussi faire autre chose. Forcément si on s'en tient à faire la chose entièrement, cela laisse assez peu de temps après. Mais on peut aussi passer certaines choses. Par exemple pour la production écrite, je pense qu'il y a des petits manquements dans cette méthode, on peut très bien travailler avec d'autres moyens et faire d'autres choses. Moi je me permets de faire cela et ça dépend beaucoup des directeurs qui donnent

plus ou moins de libertés, plus ou moins de latitudes et qui « fliquent » plus ou moins leurs enseignants. Pour cela nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne. Je suis certain que le bien-être de l'enseignant dans son travail va avoir un effet forcément sur celui de l'élève que l'on pourrait donc mieux accompagner et peut-être contribuer à réduire un peu mieux les inégalités. Si déjà nous-même on a gardé cette flamme.

B : Moi je n'ai jamais douté que vous la garderiez. Parce que déjà quand vous étiez étudiant, elle était là. Elle vous portait mais je ne vois pas forcément, je vous ai moins croisé pendant la formation donc je ne peux pas en parler. Il se trouve qu'on a eu des échanges assez serrés à une certaine époque donc je tente le oui volontiers mais la question serait comment vous avez fait pour la garder, ce n'est pas tellement « *est-ce que vous l'aviez ou pas* » parce que je pense que la grande majorité des étudiants l'ont, mais comment fait-on pour la garder ? C'est ça la vraie question pour moi. Ce que je voulais dire, à propos des notes, je pense que pour avoir travaillé avec Linda Allal [professeure à l'Université de Genève], il y avait un mouvement d'essayer petit à petit de faire bouger les choses et faire comprendre les notes autrement. Par exemple la suppression du zéro a été un grand combat de Linda, qu'elle a fini par gagner d'une manière ou d'une autre. Et ensuite il y a eu la Rénovation et ensuite la décision de généraliser ; et on a généralisé sans donner aux enseignants les moyens d'explicitier le pourquoi du comment de cela. Il y a ceux qui pouvaient et ceux qui ne pouvaient pas. Du coup, les notes, avant que l'on vote « notes » étaient gentiment en train de prendre la direction de ce que vous appelez de vos vœux, c'est quelque chose d'utile mais pas trop lourd et mastoc et qui classe. En fait, ce qui s'est passé c'est qu'il y a eu une levée de boucliers populaire et que le retour des notes s'est fait par opposition et pas par positionnement progressif. Cette opposition a ramené l'annuel, le trois ou quatre fois par année au départ. C'est phénoménal. À tel point, ce que je trouve extraordinaire, quand l'année dernière il y eu le fameux projet EP21 [école primaire 2021] qui essayait de ramener la semestrialisation plutôt que la trimestrialisation, les gens n'ont pas voulu mais les enseignants n'en ont pas voulu. Les bras m'en sont tombés.

B : Non ce n'était pas ça...

B : Ce n'est pas aussi simple que ça...

B : Tout ce qui n'est pas passé ce sont les adaptations sur l'orientation mais les notes seraient passées, c'est le package qui n'est pas passé.

X : TB as raison ce n'est pas ça qui a fait capoter, mais ça a quand même capoté au final....

OM : Excusez-moi mais j'aimerais faire un point d'étape. Ce que je vous entends dire ici, vous allez me dire si ce n'est pas vrai, c'est que quand même « *on est mal pris avec cette question de réduire les inégalités* » parce que vous faites beaucoup l'inventaire de tout ce qui rend la chose de plus en plus difficile. Vous avez fait référence à des initiatives locales en disant vous-mêmes qu'elles sont locales. Les devoirs dans un établissement, une enseignante qui fait de la pédagogie de projet, etc... même si elles peuvent faire une formation ici ou là, cela a d'une certaine façon toujours existé, des initiatives locales et chacun dans son travail peut avoir le sentiment qu'il arrive plus ou moins bien à lutter contre les inégalités. Mais c'est vrai que la question, telle qu'on l'a posée et qu'on la débattrait dans la manifestation publique, « *que peut faire l'école dans la réalité* » elle interpelle l'institution scolaire. Entre autres sa capacité éventuellement à fédérer des initiatives de ce genre et les faire essaimer. Si on sait qu'il y a des établissements qui font les devoirs autrement et qu'il y a des résultats en plus, pourquoi ça ne fait pas boule de neige du premier coup ? ou pourquoi les pédagogies qui fonctionnent n'envahissent pas le terrain si elles fonctionnent ? etc... J'en viens au second, l'école genevoise comme un tout : qu'en est-il ? est-ce qu'indépendamment des initiatives pertinentes ou non, localement, l'école genevoise évolue comme un tout ? Il y a 30 ans, nous étions dans une situation où il y avait des difficultés-cadres dans le sens où il y avait des conflits syndicaux sur les moyens. Est arrivé le rapport Hutmacher qui a dit « *les moyens que l'on a mis dans la réduction des effectifs et le soutien c'est inefficace ; nous avons mis le paquet là-dessus et nous avons quand même des résultats qui baissent* ». Donc, qu'il dise cela a mis le désordre dans l'institution. Ensuite il y a quand même eu un engagement collectif dans un mouvement de réforme assez massif avec un gros clivage du corps enseignant. Il n'y a pas eu l'unanimité mais un mouvement collectif d'engagement dans un processus qui était ancré dans des décennies d'idéaux,

d'Éducation nouvelle, etc. Aujourd'hui, en 2021, les conditions cadre sont à peu près les mêmes, au sens où elles ne sont pas mirobolantes, et il y a des conflits syndicaux tout à fait légitimes, etc... Arrive de nouveau un rapport du SRED [Service de la recherche en éducation] qui dit « *la réforme qu'on a faite au cycle d'orientation suite à la votation populaire a coûté plusieurs millions et elle donne de mauvais résultats* » c'est-à-dire qu'il n'y a pas moins d'inégalité qu'avant, il y en a davantage. Donc ce rapport dit apparemment la même chose que le rapport de Walo Hutmacher, directeur du SRED de l'époque. Il dit qu'on a investi de l'argent et que le résultat ne suit pas. Il est possible qu'il y ait de la résignation. Et peut-être que les plus résignés d'entre tous sont d'abord les anciens. Parce qu'on était jadis sur la lancée d'une idéologie coopérative, il fallait réduire les inégalités de manière coopérative pour que les plus faibles soient moins faibles et qu'on les aide à être plus forts. Traiter également les élèves inégaux c'est inéquitable, l'idéologie soixante-huitarde bourdieusienne lançait ses dernières flammes avec les sociologues de l'époque. Alors qu'aujourd'hui on a basculé dans une idéologie de la compétition dans laquelle il ne s'agit plus du tout de réduire les inégalités, l'obsession collective c'est de justifier les inégalités. Et si l'obsession collective est de justifier les inégalités cela provoque tout ce que vous évoquez. C'est-à-dire que ça provoque le fait que les parents, par exemple, espionnent les enseignants. Ils vérifient en permanence si on a bien fait telle ou telle fiche, ce que les enseignants s'obligent à faire et ce que les institutions du coup font parce qu'elles produisent des moyens d'enseignement bien standardisés pour que les enseignants puissent les utiliser. Ce qui induit qu'on applique les moyens d'enseignement mais si un enfant a de la peine on le déclare dyslexique et ensuite on l'envoie dans les services compétents pour qu'il soit pris en charge par les services médicalisés. Ce qui fait que chaque fois on peut rendre des comptes à l'environnement en disant qu'on a repéré l'élève en difficulté, on l'a envoyé dans le service compétent. Les parents qui demandent un traitement *ad hoc* l'obtiennent, tout ça est en règle, on coche des croix pour être sûr que le travail a été fait correctement. Et tout cela on le fait pour légitimer le travail que l'on fait dans une logique de compétition. Ce n'est pas qu'on cherche à produire des inégalités, mais c'est qu'on passe tellement de temps à justifier les classements que finalement nous n'avons plus le temps de faire de la pédagogie parce qu'on est dans ce corset, un corset qu'on s'impose collectivement parce que tout le monde vérifie que chacun a bien fait le travail qu'il était censé faire qui est d'assurer autrui du fait qu'il est bien traité. On serait en somme passé d'une logique d'égalisation des compétences des élèves à une logique de défense des droits individuels. Que pensez-vous d'un tel diagnostic ?

B : Je te suis dans « idéologie de la compétition » *versus* « idéologie de la lutte contre la coopération », je ne sais pas si je l'aurais appelé coopération mais je te laisse les mots... Ma question c'est : « *qui la porte cette idéologie de la compétition ?* » et je me demande si là il n'y a pas eu un glissement d'une certaine manière. J'ai l'impression qu'à une époque où on était « jeunes » il y avait déjà une idéologie de la compétition latente autour de nous, mais entre nous, corps enseignant, on arrivait à se dire qu'on était suffisamment forts tous ensemble pour essayer de promouvoir autre chose pour donner des choix. Et selon moi la différenciation est aussi là. C'est-à-dire de permettre aux enfants aussi de se positionner plutôt compétition, plutôt côté coopération, collaboration, etc. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il n'y a plus de place pour l'idéologie d'un corps enseignant, elle a été aspirée et il n'y a plus ce mouvement collectif dont quelqu'un parlait très bien tout à l'heure. C'est cela qui me fait un peu peur, c'est-à-dire que finalement est-ce que nous ne sommes pas en train d'assister à un corps enseignant qui serait de plus en plus prêt à porter lui-même l'idéologie de la compétition ? Et donc vivement que nous soyons sortis du système, parce qu'ainsi il y aura un peu moins de distance. Si je pense en termes d'idéologie je peux arrêter tout de suite parce que si c'est une question d'idéologie, je ne vais pas y arriver toute seule. Si c'est une question d'idéaux qui me permettent de tendre vers, peut-être, une idéologie sous-jacente j'ai plus de chance de m'en sortir. C'est un peu ce que j'entends chez certains jeunes, ce n'est pas encore très solide parce que vous êtes en tout début de carrière, mais vous n'avez pas perdu ces réflexes de dire « *ce n'est pas comme ça que j'aimerais faire* ». Et d'autres vous êtes dans un contexte où il y a déjà un bout de chemin fait, vous n'êtes pas du tout dans le même contexte, c'est diamétralement différent. Je pense que la formation prend du temps, on a besoin absolument de vous aider comme jeunes enseignants, comme futurs enseignants, à savoir ce que vous défendez, pourquoi vous le défendez, et à vous permettre de décoder le système pour pouvoir vous positionner. Parce que je crois qu'il faut de la force pour se positionner. Soit on est

une équipe, comme dans tel quartier, qui vous aide à vous soutenir, soit on est vieux et on a construit, comme tu le disais très bien, des ressources et finalement on s'adapte et on arrive quand même à garder sa flamme. Mais vous, qui va vous aider à le faire ? Et les CP ou les coordinateurs ou autres dénominations, deviennent peau de chagrin alors qu'ils étaient porteurs de cela. C'est cela pour moi le vrai mystère de ce qu'on traverse actuellement. Je peux être d'accord avec ta lecture, mais alors, soit je deviens moi-même porteur..., ce serait plus confortable de devenir porteur de la logique de la compétition, je me mets dans le train et je suis le train... je n'ai pas envie parce que je n'y crois pas...

B : J'ai réagi à ta première phrase quand tu as dit on est « mal pris », tu avais déjà dit ça. C'est là que j'ai réagi mais effectivement, quand tu décris tout ça je me dis que tu n'as pas tort, mais ce qui me touche dans ce que tu as dit c'est qu'il y avait ce mouvement fort dans les années 90 et que maintenant il n'y a plus ce mouvement collectif et comment se fait-il qu'il n'y ait pas un mouvement collectif quelque part ? quand je parlais des idéaux, j'avais des choses très précises en tête, des expériences, des choses qui se font dans les écoles, mais ce n'est finalement pas collectif. Ce sont des éléments, les devoirs ou des choses qui se font dans les écoles, mais il n'y a pas de capitalisation. C'est ça qui a fait notre force pendant la Rénovation, c'est qu'il y avait des coordinateurs de Rénovation, nous les voyions toutes les semaines, on avait quand même des gens qui nous faisaient réfléchir, qui nous bousculaient et qui nous renvoyaient dans les écoles où nous continuions à réfléchir. Nous avons été très entourés, nous avons eu beaucoup de chance. C'était une chance incroyable, nous avons travaillé avec des gens qui venaient du Canada, d'Angleterre, de France, d'ici. C'était vraiment une grande richesse. Et c'est ma nostalgie à moi, il me manque cet aspect-là. Dans les choses que je vois maintenant, c'est que les gens ne sont pas forcément résignés par rapport à tout ce qu'il y a autour, les gens sont résignés en se disant « *je fais ce que je peux, dans ma classe* », ça devient un espace, « *je fais comme je pense parce que je suis convaincu que ce que je fais c'est bien* », mais il n'y a plus cette force où on y allait ensemble. C'est vrai qu'il y a des résignés qui font un super travail mais chacun chez soi en se disant que ça va être trop compliqué.

A : Il y a des petites pistes locales qui une fois cumulées peuvent changer d'une manière plus globale. C'est aussi en faisant ce qu'on fait d'ailleurs aujourd'hui et qui se fait aussi à d'autres endroits en « collectivisant » ces idées-là, même si elles ne se font pas de manière collective et fédérées par une base plus large. Mais le fait d'en parler et de tester un peu les choses, comme des ateliers dont je me souviens qu'on avait fait il y a deux ans pour parler de toutes ces petites idées qu'il y avait dans les écoles. Par exemple j'en ai repris quelques-unes et je pense que ce genre d'initiatives là ça peut aussi aller dans ce sens-là. Mais après j'ai une question à poser, car moi en 1980, je n'étais pas né et en 1990 j'étais enfant à l'école pendant cette fameuse période donc tout cela ne me parle pas mais le sentiment que j'ai c'est qu'il y a un changement de société. Je ne rentre pas dans le « *Genève c'était mieux avant* » mais les gens, les parents, les enfants, sont-ils les mêmes qu'il y a 30 ou 40 ans ? Mon sentiment c'est qu'on n'a pas les mêmes problématiques qu'à l'époque. Ce qui était possible à l'époque ne l'est plus aujourd'hui, ne serait-ce que parce qu'on a perdu, en tant qu'enseignants.es (j'aime bien le terme d'instituteur.rice), ce piédestal que nous avions vis-à-vis des gens est aujourd'hui devenu ... Les parents viennent critiquer. J'ai une collègue qui a dû démissionner parce qu'un père est venu fouiller dans sa vie privée et l'a mis sur la table. Elle a exprimé des choses, avec un pseudo, qui lui ont été reprochées et elle a dû démissionner. Aujourd'hui l'école n'est plus du tout la même que celle qu'elle a pu être. Je me souviens que mon instituteur à l'époque était quelqu'un d'important dans le village, dans un petit village dans le sud de la France ; c'était quelqu'un qui était respecté par tout le monde. J'aimerais avoir votre sentiment, à vous qui avez vécu cette période-là, parce que je me demande s'il n'y a pas aussi une partie du problème qui vient tout simplement du changement de société dans laquelle nous vivons.

B : Du point de vue « société » je pense qu'il y a des choses qui ont complètement changé, pas forcément en bien, dans la situation au départ, j'en ai l'impression. Et pourtant, quand j'ai commencé à enseigner il y avait, la guerre au Kosovo, même si c'est un peu plus tard, il y a eu les familles qui arrivaient de Somalie, il y a eu des Sud-Américains qui venaient travailler. Ce n'étaient pas des parents qui avaient une vie facile. Mais je trouve que d'une manière générale quand même,

dans mon quartier le nombre de familles dans le besoin est impressionnant, vraiment. Ce n'est pas vraiment ça le gros changement, mais c'est la posture des parents par rapport à l'école. Oui durant la période de la Rénovation, nous avons travaillé ensemble en tant qu'enseignants mais nous avons aussi des parents avec nous. Avec la fédération des associations de parents nous nous retrouvons sur beaucoup de choses. Il y avait des combats que nous menions ensemble. Maintenant, et le COVID n'a pas aidé car les parents ne peuvent plus rentrer dans les écoles, je ne ressens pas, de manière collective des parents, même s'il y a des endroits où il y a des parents qui sont avec nous mais nous n'avons plus ce groupe des associations de parents pour être prêts à défendre des choses collectives pour l'ensemble de l'école et des familles. Ils vont défendre leur enfant, parfois contre les enseignants, mais je ne ressens plus que nous ayons une force supplémentaire avec des parents pour nous aider à défendre des choses.

A : Vous l'aviez ressenti ?

B : Oui, lors de la Rénovation, quand on montait à la direction il y avait le syndicat pour les enseignants.

OM : Est-ce que ce ne serait pas devenu la priorité, cette affaire de construire l'alliance avec les parents et au-delà des parents même avec la population ? Parce qu'en fait, ce que l'histoire genevoise peut nous enseigner, c'est que cette Rénovation dont certains sont nostalgiques, le ministre de l'époque qui en hérité et qui a perdu la votation à son propos, lui disait qu'elle n'avait pas été réaliste, qu'elle avait été beaucoup trop ambitieuse à un moment où la société genevoise était déséquilibrée et que c'est pour cela que les initiants n'ont eu aucune peine à avoir 76% des voix pour eux contre 24%. Du point de vue du ministre de l'époque, c'est la Rénovation qui a provoqué la crispation. Autrement dit, si l'école veut vraiment lutter contre les inégalités, ne faudrait-il pas qu'elle apprenne beaucoup mieux qu'elle n'a su le faire jusqu'à maintenant, à devenir meilleure à l'intérieur tout en pouvant rassurer à l'extérieur ? Dans les démocraties directes on ne peut pas réformer l'école contre la population...

B : Oui c'est l'histoire de rassurer. Je pense qu'il y a eu aussi une déstabilisation chez nous dans le corps enseignant. Parce que lorsque nous parlions de EP21, il y a eu des réactions chez les enseignants qui se disaient « il n'y aura les notes plus que deux fois par année, comment va-t-on faire pour informer les parents ? » il y avait cette peur que les parents ne soient pas suffisamment informés. Je pense qu'on a mal mesuré à un moment donné le fait que d'enlever les notes pouvait déstabiliser les familles qui comprenaient mieux quand on voit un chiffre. Mais en même temps on disait que lorsque la Rénovation était terminée, tout le monde était rénové. Donc on était censé tous partir dans le même sens et c'est là que ça a été compliqué car il n'y avait même pas une idéologie (pour reprendre le terme) collective dans la Rénovation. Il y avait la volonté d'aller vers une école plus inclusive. Ça n'a pas le même sens que maintenant, mais vraiment de prendre tous les élèves et de les faire progresser. L'idée était bonne mais après il y avait « comment ? ». Nous, nous avons eu quatre ans pour nous faire une tête et on avait été très bien accompagnés donc on avait pu construire.

B : Mais c'est comme si ces quatre ans qui avaient été donnés ont été effacés comme n'étant pas nécessaires pour les suivants, mais ils étaient tout autant nécessaires pour les suivants. On aurait avancé par vagues de X écoles ou avec tout le monde, mais ça aurait coûté beaucoup plus cher, et en acceptant donc que le changement allait se faire sur 20 ans et pas après quatre ans de manière *top-down*, on aurait peut-être d'autres résultats aujourd'hui. Et si on revient aux travaux de Michael Huberman, il disait que pour qu'il y ait changement il faut 20 ans au minimum pour qu'il y ait réellement le temps de l'appropriation et que ce soient les élèves qui ont vécu qui deviennent porteurs du projet et c'est à partir de ce moment-là où la génération d'après prend le relais. Mais si on impose quelque chose c'est fichu. Et je pense que si on avait accepté de continuer dans les étapes lentes pour permettre à tout le monde, je ne dis pas qu'on aurait gagné tout le monde parce que je pense qu'il y a toujours eu des résistants, mais peut être que nous n'en serions pas tout à fait là où nous en sommes aujourd'hui. Nous avons parlé des parents, mais au-delà des étiquettes (dys....) est ce que les enfants ont les mêmes problématiques ? souvent j'ai l'impression que ce n'est pas forcément très différent, ce n'est pas forcément étiqueté pour autant mais peut être que c'est beaucoup plus différent que ce que je pense et pour moi c'est une vraie question.

A : Le fait qu'on ait rajouté les étiquettes aujourd'hui fait que l'on met un nom sur quelque chose. Ce n'est pas qu'ils n'étaient pas là mais qu'ils n'étaient pas nommés. Mais est ce que la société n'a pas entraîné aussi une nouvelle génération dans le fond plus sensible, plus perturbée, plus explosive c'est ce que je me demande.

B : C'est cela que je n'arrive pas à mesurer suffisamment bien.

A : Il faut aussi composer avec cette nouvelle donnée car cela a créé un contexte différent, pas en faveur de l'égalité d'ailleurs.

A : C'est dur de rebondir parce qu'on n'a pas ce vécu du passé.

B : J'ai eu beaucoup de jeunes enseignants qui sont arrivés dans l'école à qui j'ai un peu donné la main, j'ai beaucoup été dans les stages et tout ce qu'on peut faire à ce niveau-là et je ne pense pas que les jeunes enseignants soient résignés. Simplement je pense qu'ils sont enfermés dans une espèce de système et, à part résister et croire en vos valeurs et garder la flamme je n'ai pas tellement d'autres choses à apporter pour les jeunes enseignants mais vous n'êtes pas résignés. Même les vieux enseignants ne sont pas résignés, tu ne peux pas généraliser comme ça. Il y a aussi quand même pas mal de groupes qui résistent, qui réfléchissent, qui effectuent des recherches, qui se mettent même avec plusieurs pays. Tout cela existe, c'est encore bien vivant. Donc il faut continuer. Moi j'ai envie de pouvoir construire la suite. Il faut dire que le passé donne certaines explications pour le futur, on le sait, mais il faut avoir un peu d'utopie, cela permet d'avancer aussi. Se dire « *c'était mieux avant... on ne peut plus rien faire...on n'a pas le budget ...* » ça moi je ne peux pas l'entendre, vous n'êtes pas résignés et nous non plus. L'utopie permet d'avancer, si tu n'as plus rien devant...

A : Ce qui donne envie dans ce que vous dites c'est cette idée de stimulation que vous aviez. Vous aviez des discussions, vous étiez un collectif soutenu par les parents. Cette stimulation je ne l'ai pas. On est chacun dans notre coin ; c'est peut-être dû à l'école. Je ne connais pas du tout mes collègues ou le fonctionnement, cela doit se retrouver dans d'autres écoles aussi mais je trouve qu'on n'a pas assez le temps de discuter ensemble, de pouvoir confronter nos pratiques. Il n'y a pas assez de formation non plus. Elles sont hors temps scolaire. Pour s'inscrire maintenant cela pose un problème parce que la plateforme ne fonctionne pas. Je ne suis pas assez stimulée et j'aimerais bien trouver cela en parallèle du quotidien avec les enfants et je pense que cela peut entretenir la flamme justement. Des personnes qui nous parlent de leur manière de faire, des solutions qu'ils ont trouvées, dans votre discours c'est ce qui donne envie. Peut-être que les personnes venaient vers vous pour vous parler et vous vous retrouviez en petits groupes, ça donne vraiment envie. Parce que seul dans notre classe on peut avoir l'impression de bien faire mais finalement est ce que c'est vrai ? on est un peu tout seul et c'est vraiment dommage.

B : J'ai quand même envie de défendre le « *c'était mieux avant* ». Si on revient à la question qui est posée au niveau du système, oui, à un moment donné le Département, l'école, le système avaient commencé à se donner les moyens, peut-être, de tendre à réduire les inégalités. Il y a des choses qui avaient mises en place qui ont été abandonnées et remplacées par d'autres choses et c'est dommage. Oui on continue à avancer, on va faire au mieux mais il y avait des pistes, même si on ne peut pas revenir en arrière, qui à mon sens étaient vraiment intéressantes et qui auraient peut-être permis de changer des choses. La période n'est pas la même, on ne peut pas tout reprendre mais je pense qu'il y a des idées qui n'étaient pas si bête que ça. Ce n'est pas une nostalgie de dire que ce n'est plus là donc on arrête tout, c'est une nostalgie de dire que j'ai l'impression d'avoir vécu quelque chose, où j'ai été projetée dans le métier en faisant un bon en avant. Maintenant il faut avoir beaucoup de courage pour ruer dans les brancards.

B : Je n'ai pas entendu dans nos propos un « *c'était mieux avant* » j'ai entendu une description de ce qu'on a vécu avant. Mais j'ai envie de dire que les discours de la formation initiale ne sont pas très différents aujourd'hui mais par contre la réception qu'ont les étudiants quand ils sont sur le terrain dans les classes de stage, je trouve que sont les enseignants du terrain qui continuent à montrer la réalité de ce discours. Il y en a, et heureusement qu'il y en a, mais il n'y en a plus tant que ça et parfois je rêverais que l'on puisse être sûrs que tous les étudiants d'une volée passent au moins chez quelqu'un qui est dans cette espèce d'autonomie de pensée et donc dans cette « *résistance* » si cela doit s'appeler ainsi, avec de la pédagogie de projet mais je ne connais pas

d'autres endroits où cela est possible ; des lieux où les enfants sont pris dans un système qui permet de faire réagir les étudiants et de leur donner cette flamme en cours de formation. Mais ce que je vois depuis le début, on a de moins en moins de lieux où cela est possible. C'est franchement inquiétant. Ce n'est pas de la nostalgie, c'est un constat. Probablement que, comme on le disait, le contexte sociétal joue un immense rôle.

OM : Ce qui me frappe à vous entendre, c'est que les frustrations que vous évoquez des jeunes et des anciens sont les mêmes. Quand vous dites par exemple que vous modifiez les devoirs dans les établissements mais que c'est compliqué, que vous n'avez pas été soutenus, que ça ne fait pas système et que de toutes façons c'est cosmétique par rapport aux enjeux budgétaires, ça en l'occurrence c'est l'actualité aujourd'hui comme ça a pu l'être dans le passé ? Et quand vous dites que vous êtes frustrés parce que vous êtes seuls dans votre coin, et que vous n'avez pas l'occasion d'échanger. Du point de vue du rapport au métier et aux idéaux du métier, je ne suis pas sûr que la profession ait beaucoup changé. Il y a une dialectique entre le contexte et l'état moral des troupes qui peut être du coup inévitable. Peut-être que ce que l'école publique est en train d'apprendre à faire, c'est d'apprendre à vivre avec peut-être un peu plus de réalisme que dans le passé, puisque dans le passé on avait beaucoup d'idéaux, on en avait peut-être encore beaucoup et du coup il y a eu le retour de bâton. Et maintenant on vit à une époque où une école publique est sous contrôle de la société beaucoup plus qu'avant d'où le fait que l'instituteur, tout le reste d'ailleurs, c'est valable pas que pour l'école mais pour toutes les institutions. Elles sont descendues de plusieurs étages dans leur autorité naturelle. Et donc ce sont elles qui subissent la pression sociale, plus qu'elles ne déterminent les règles. C'est une école qui est plus modeste, plus humble, plus contrôlée, éventuellement corsetée et il faut que l'école apprenne à vivre avec ça. C'est peut-être parce que les idéaux de la lutte contre les inégalités sociales et de la construction d'une société plus coopérative, plus conviviale, fraternelle, etc., sont bien anéantis qu'il y a de la nostalgie.

B : Les gens il y a 20 ans avaient 30 ans derrière eux d'idéaux, en gros avec 68. Il y a tout ce diagnostic-là qui porte en partie la Rénovation et un élément central, pour moi, c'est dans ce temps-là. On peut être réduit à dix ans, dans les années 80 il y avait un enjeu dans la préparation de ce qui allait devenir la Rénovation, c'était que les enseignants étaient partie prenante du diagnostic, en profondeur et durablement, sur de longues années. Il a mis longtemps à se faire le diagnostic. Par contre il y a peut-être des structures à changer, notamment Walo, quand il tire ses conclusions c'est parce qu'il a dix ans de recul et que les enseignants ont contribué à faire ce diagnostic. De mon point de vue c'est une perspective, c'est de reproduire des endroits où les enseignants deviennent partie prenante du diagnostic et c'est en partie ce qu'on fait en vous écoutant aujourd'hui je crois ; ce qu'on essaye dans nos recherches aussi. C'est de rendre ce rôle diagnostic aux enseignants comme des acteurs, pas seulement de gens qui ont des solutions et des propositions concrètes à faire même s'ils les ont aussi mais qui ont des capacités diagnostics qu'ils sont les seuls à pouvoir avoir. Le concept clé pour moi c'est le groupe-projet. Ce qu'on appelle un groupe projet dans les prémices de la Rénovation, c'est la possibilité même d'un groupe projet aujourd'hui me fait dire, est-ce que c'est possible par exemple ? pour ce qui l'on vécu est ce que vous arrivez à dire ce que c'était ? et est-ce possible de l'envisager aujourd'hui ?

B : Le groupe-projet ce sont des enseignants qu'on détachait et qu'on payait pour aller travailler avec des chercheurs, et venir contribuer à l'effort de Rénovation. Il y a des gens ici qui en ont fait partie.

B : Est-ce qu'on peut finir sur une note un peu plus positive ? On est un peu encombrés, empêchés mais ce que j'ai envie de dire c'est que les inégalités sociales existent, les inégalités au niveau de l'école c'est la problématique des enseignants au quotidien. Tous les jours on se dit « *comment je vais faire avec celui-là pour qu'il s'en sorte ? comment est-ce que je vais faire pour lui apprendre à faire des multiplications ? comment je vais faire ?* » ça c'est une question qui existait il y a 30 ans 50 ans et elle est encore présente. Je pense qu'à ce sujet il ne faut pas lâcher. Je trouve que c'est une question qui est essentielle et il faut absolument continuer. Je suis d'accord avec ce qui a été dit. Le temps dont on a pu bénéficier en formation où on allait se ressourcer, on sortait de sa classe, ça faisait aussi du bien et on revenait avec du bagage. Je n'ai pas de nostalgie et je trouve qu'on a eu beaucoup de chance. Philippe Meirieu disait « *les différences on ne les respecte pas j'en tiens compte* » cette phrase m'est restée tellement forte, parce que je me dis que c'était mon quotidien



d'enseignante, « *comment je vais faire avec celui-là ? ...* ». Que la société elle ait changé, c'est égal, cette question on l'avait, oui ou non ?

A : Oui je vous rejoins totalement, c'est une question qu'on se pose tous les jours, si ce n'est toutes les minutes. Je pense que c'est aussi notre rôle d'enseignant de se poser ces questions et de faire en sorte d'amener l'élève là où on aimerait qu'il arrive mais ce que je remarque aussi c'est que peut-être dans l'époque de la Rénovation, le public n'était pas le même qu'aujourd'hui. Par exemple, face à des enfants qui « pètent les plombs », qui tapent des adultes, qui veulent se jeter des escaliers, comment est-ce que nous on fait avec ça ? Est-ce que ça c'était le cas avant aussi ? Parce que ça aussi c'est une inégalité. Comment on gère des enfants comme ça ? Comment on le gère dans le groupe ? individuellement ? comment leur donne-t-on envie d'apprendre alors qu'émotionnellement ce n'est peut-être pas possible. Ce sont aussi des questions qui sont de plus en plus présentes actuellement.

A : C'est aussi une question pour la formation que tu poses là.

A : Aussi, oui.

A : Je me rends compte que nous ne sommes pas toujours formés pour certains cas de figure que l'on peut rencontrer aujourd'hui sur le terrain quotidiennement. Mais j'aimerais juste dire que « résignation » ça ne me parle pas. Par contre « indignation » oui. Et il faut relativiser aussi quand-même, parce que quand je vois la situation concrète de mes collègues par exemple en France, je me dis que nous ne sommes pas si mal ici à Genève. Ça n'empêche pas qu'il y ait des choses qui puissent m'indigner au quotidien quand je vois ou que j'entends certaines situations et ça vaut le coup de toujours l'exprimer car si on garde ça pour soi c'est là que l'on va glisser gentiment et peut-être arriver à la résignation et peut-être au *burnout* comme malheureusement beaucoup de nos collègues, c'est quand-même une réalité. Donc quand quelque chose se produit, comme quand tu dis « *je fais comment par rapport à cette situation ? je n'ai pas les outils, comment ça se passe ?* » il faut l'exprimer.

A : Parfois personne n'a les outils.

B : Si on s'y met à plusieurs... Le groupe est à deux niveaux, il est au niveau des enseignants de l'école mais aussi au niveau des élèves de la classe et créer le collectif « classe » pour que les enfants s'entraident. Ça prend du temps aussi et on ne donne plus de temps au temps, ni au niveau du développement de soi comme enseignant, ni à ce qui est nécessaire, parce que très vite on arrive à la compétition, et là je te rejoins, qui coupe les ailes des personnes qui peut-être auraient cette fibre. Ça va aller, il faut y croire et il faut stimuler tous les jours parce que c'est votre quotidien.

A : Oui c'est vrai mais il faut aussi être soutenus. Ce n'est pas vraiment le cas tout le temps.

B : L'importance de la différence des manières d'être encadrés au niveau des établissements. Je pense que cela joue. Pas forcément par le syndicat. Ça peut être d'autres réseaux, d'autres collègues. Mais en tout cas il ne faut pas garder une situation, ce côté frustré où on a l'impression de ne pas avoir été soutenu dans une situation, de le garder comme ça pour toi.

A : Cela pose un réel problème, parce que des enfants comme cela nous en avons de plus en plus.

A : Et en plus j'entendais récemment qu'au contraire cela a explosé les PES [procédures d'évaluation standardisées] pour l'orientation, soit un soutien en classe, soit une orientation spécialisée. Justement nous allons devoir revoir tout cela à la baisse en fait. On va plutôt faire de l'inclusif, et surtout ne le faire qu'en cas d'extrême nécessité, sinon ne pas le faire.

A : En fait c'est parce qu'il y a trop de dossiers et de toute façon ils sont tous refusés.

A : C'est un peu le message qui a été communiqué. Je caricature un tout petit peu mais ça va plutôt dans le sens de prendre moins d'élèves en charge que le contraire. Donc il faut trouver d'autres moyens, d'autres outils je pense.

B : Il y a un mal maintenant par rapport à un bien avant. Avant nous avions un groupe « classe », on arrivait à construire une ambiance de classe, une vie de classe, ce qui fait qu'on arrivait aussi, grâce à un certain bien-être, un bien-vivre dans la classe, à accueillir certains enfants qui étaient plus compliqués. Pas tellement au cycle élémentaire, mais au cycle moyen on voit des enseignants

qui sont en souffrance car ils se disent « *on a une demi-classe là, .... Il y en a qui partent à la gym et nous on n'est pas là..., après on a le CSP qui prend des groupes, etc...* ». Donc cela veut dire que le groupe est souvent éclaté et si on reprend l'exemple des ECSP dans les classes, on donne tout à coup cinq ou six périodes à un élève qui a une difficulté scolaire ou de comportement et, là où je rejoins la ministre actuelle, je trouve que ces ressources peuvent être mises dans une classe et pas auprès d'un élève en particulier parce que le but c'est quand-même d'intégrer cet élève dans la classe pour qu'il garde le rythme. Donc qu'il y ait une ressource quand cela est nécessaire mais que ce soit pour toute la classe et que l'on puisse continuer à construire ce noyau de classe. Ça c'est quelque chose qui, avec les dispositifs maintenant, a un petit peu éclaté.

A : C'est vrai, il semble que la seule entrée pour pouvoir accéder à cette ressource aujourd'hui, c'est de passer par l'individuel. C'est-à-dire que l'ECSP, dans les faits, elle travaille avec un groupe d'élèves par exemple. Elle a un œil particulièrement bienveillant pour son élève, mais on fait ce que vous dites, c'est très bien comme ça. Mais la manière d'être arrivé à cela c'est quand même malheureusement de passer par l'individuel, j'ai rempli tous les papiers, j'ai coché toutes les cases et après c'est un peu la loterie et si ça passe tant mieux. Mais je suis d'accord, la dynamique de la classe et l'investissement des ressources du groupe plus qu'au sens individuel, me paraît complètement ainsi. Mais malheureusement la seule manière d'obtenir ces ressources aujourd'hui ça reste quand même de passer par des PES ou des ECSP.

# Réduire les inégalités : que peut faire l'école en réalité ?

## Le point de vue de quinze enseignant.es primaires genevois.es, partie II

Propos recueillis par LIFE le 21 octobre 2021 en marge de l'*Entrevue* organisée en hommage au travail de Walo Hutmacher, sociologue de l'éducation à l'Université de Genève :

<https://www.unige.ch/fapse/hutmacher/>

Ce document est la seconde partie d'un échange organisé par le Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE) avec quinze enseignant.es primaires genevois.es. Ce groupe II de discussion est composé de huit professionnel.les : quatre ont moins de dix ans d'expérience (génération A : Céline Genet, Frédéric Hiltbrand, Faustine Roh, Donjeta Shala) et quatre plus de vingt-cinq ans (génération B : Danielle Bonneton, Antonieta Jimenez, Isabelle Maulini, Frédérique Wandfluh). Pour favoriser la circulation de la parole, l'anonymat des personnes a été assuré, mais la génération A ou B chaque fois mentionnée. Conduite de l'échange : Manuel Perrenoud (MP).

Contexte de la discussion : Walo Hutmacher a publié en 1993 un rapport de recherche intitulé « Quand la réalité résiste à la lutte contre l'échec scolaire ». Ce texte constatait l'augmentation des taux de redoublement et des inégalités sociales face à la réussite scolaire à Genève, malgré plusieurs décennies d'investissement de l'État cantonal dans la diminution des effectifs des classes et la création de postes de soutien pédagogique. Ce constat a entraîné le lancement d'une réforme en 1994 : la « Rénovation de l'école primaire », visant à organiser autrement le travail scolaire pour « individualiser les parcours de formation, apprendre à mieux travailler ensemble, placer les enfants au cœur de l'action pédagogique ». Walo Hutmacher a lui-même contribué à la rédaction du projet et au groupe de pilotage chargé de le conduire durant huit ans. Une quinzaine d'écoles volontaires ont participé à une première phase d'exploration de quatre ans, impliquant enseignant.es, directions, parents, syndicats, chercheur.euses en éducation. Une phase d'extension aurait dû suivre pendant quatre autres années, mais les conflits à son propos ont débouché sur un référendum d'initiative populaire « pour le maintien des notes à l'école primaire » qui obtint plus de 75% d'avis favorables en 2006 et entraîna le rétablissement des moyennes chiffrées, du redoublement annuel et des trois filières de sélection à la sortie de l'école primaire. C'est à cette histoire que font référence les participant.es lorsqu'ils ou elles évoquent *la Rénovation*. Pour en savoir plus : <https://www.unige.ch/fapse/life/recherche/chantiers-de-linnovation/>

Acronymes utilisés : CP : Coordinateur.rice pédagogique (accompagnant les équipes enseignantes) | DIP : Département de l'instruction publique (ministère genevois de l'éducation) | ECSP : Enseignant.e chargé.e du soutien pédagogique | EP21 : Ecole primaire 21 (projet de révision du temps de travail des enseignant.es) | GNT : Généraliste non titulaire (anciens enseignant.es complémentaires et/ou de soutien) | OMP : Office médico-pédagogique | PER : Plan d'études romand (programme scolaire supracantonal) | PES : Procédure d'évaluation standardisée (pour la mise en œuvre de mesures pédagogiques personnalisées en Suisse) | REP : Réseau d'enseignement prioritaire | SPG : Société pédagogique genevoise (syndicat des enseignant.es primaires) | SRED : Service de la recherche en éducation de l'État de Genève | TTC : Temps de travail en commun (entre enseignant.es) | 1P...8P : degrés 1 à 8 de l'école primaire en Suisse.

MP : « Réduire les inégalités, que peut faire l'école en réalité ? », c'est cette question que nous vous adressons. Que peut faire l'école en matière de réduction des inégalités ? Non pas idéalement mais réellement, c'est-à-dire en fonction de ce que nous savons du réel y compris des idéaux qui en font partie. C'est le fameux rapport de Walo Hutmacher de 1993 dont la réalité résiste, c'est ce qui donne finalement en partie son titre, « ...en réalité », quand la réalité résiste, d'où cette idée de tenir compte le plus possible de la réalité. Donc à partir de là, « réduire les inégalités, que peut faire l'école en réalité ? » La parole est à vous, vous la prenez quand vous voulez.

B : Est-ce qu'on peut prendre la question dans l'autre sens ? Peut-on aussi dire ce qu'elle ne devrait pas faire ? Car il y a aussi des choses pour lesquelles j'ai des certitudes, sur des chemins vers lesquels on se dirige qui ne me conviennent pas vraiment. Est-ce que je peux le dire aussi ?

MP : Vous faites ce que vous voulez des questions. Tu finiras forcément par revenir en partie à la question principale.

B : La première chose que j'aimerais dire c'est « enseigner ». Que peut faire l'école en réalité ? C'est enseigner, parce que je trouve qu'il y a énormément de choses qui finalement détournent ce qui est notre rôle, en tout cas le miens. Je suis une enseignante avant tout. Je n'ai pas les multi-casquettes même si je les prends, parce que je les prends car mes élèves sont des personnes j'ai envie de m'occuper au mieux. Mais pour moi c'est enseigner qui reste très important. À travers l'enseignement, j'ai envie de dire que l'on crée un climat de classe, de socialisation et pas l'inverse ;

c'est quelque chose que je défends *mordicus* et qui n'est pas toujours compris. En pensant son enseignement d'une certaine manière, on va créer le fait que les élèves se rencontrent, participent, et pas l'inverse. Ce qui m'atterre aujourd'hui, je vois fonctionner finalement énormément de classes avec des coups de discipline, tu as un *smiley* rouge, vert ou jaune, et je le dis parce que c'est massivement répandu et qu'on attend des parents qui reçoivent un *smiley* rouge une fois par semaine à la maison de réagir et de se dire : « *qu'est-ce que je fais avec ce smiley rouge qui revient chaque semaine quand je suis parent ?* » et on laisse à l'enfant aucune possibilité de faire autrement. Je ne sais pas d'où cela vient, mais c'est répandu massivement dans les classes alors que si on cherche comment enseigner pour inclure les élèves, quels qu'ils soient, c'est réfléchir, c'est faire différemment, c'est arrêter de produire des fiches, c'est travailler en groupe, c'est échanger, c'est tout ce qu'on a connu. Alors peut-être là je réagis en tant qu'ancienne mais j'y crois *mordicus*.

B : Je vais rebondir par rapport à ce que tu dis mais je vais aussi rebondir par rapport au rapport de Hutmacher où il a essayé de dire que les appuis, les aides, à l'époque on les appelait GNT (généralistes non titulaires), ne servaient à rien ou pas grand-chose et que ça ne réduisait pas les inégalités. Je pense que ça a été un gros choc, car quand on dit « appuis » on doit penser qu'on aide les enfants en difficulté. C'est là que je te rejoins en disant d'abord c'est « enseigner » et que faisait-on souvent et que l'on fait encore ? C'est que l'on sort les enfants en difficulté au lieu de garder le groupe classe, et que l'on amène plutôt le renfort ou l'appui ou les aides à l'intérieur, d'abord pour ne pas stigmatiser, parce que j'ai toujours pensé que pour un enfant que l'on sortait de la classe, cela ne devait pas être très simple pour son estime de soi, son *ego*, même si on lui disait que c'était pour son bien. Je lance aussi un pavé dans la marre, sinon ça ne servait à rien que je vienne. Je pense que tout ce qu'on appelait les petites disciplines, éducation physique, musique, arts visuels, est un outil que l'on utilise pratiquement plus et de moins en moins intelligemment et selon moi, c'est certainement un outil qui peut parer à certaines inégalités. Bien entendu je ne suis pas « bisounours », je me rends bien compte que ce n'est pas qu'avec cela que l'on peut faire mais ça a un impact.

A : Je vous rejoins pour les systèmes de disciplines que je trouve aberrants et qui ne me correspondent pas. Je vous rejoins aussi par rapport aux disciplines dites « secondaires » qui selon moi sont aussi des outils. Ce sont ces disciplines-là qui vont compenser le *curriculum* caché des élèves. Cela va les aider à construire un *curriculum* que certains et certaines ont déjà. Il y a des projets tels que la musique classique en classe qui sont des projets qui coûtent cher mais qui entraînent des répercussions positives et qui permettent à certains d'avoir des bourses pour pouvoir faire de la musique. Je pense qu'il y a des petites choses justement dans le domaine des arts, qui renforcent les égalités et ça se sont des choses assez faciles à combler. Quand on parle d'inégalités, je pense qu'il y a les inégalités aussi de genre, que l'on ne doit pas oublier. Et que pour les enfants de genre fille il y a double peine. C'est mon cheval de bataille depuis quelques années, depuis que je ne suis plus dans les écoles en REP, c'est vraiment de pouvoir déconstruire l'image que l'on se fait de la petite fille et de la femme qu'elle va devenir. Ce ne sont pas des choses qui sont encore très ancrées dans les pratiques des enseignants et enseignantes et je pense que nous, enseignants et enseignantes, créons ces inégalités et on les renforce et c'est une grande problématique. Alors je voulais peut-être entendre le groupe B par rapport à cela, parce qu'il y a quand même beaucoup de choses qui ont évolué depuis 1993. Est-ce que vous pensez que ces inégalités de genre renforcent encore plus les inégalités sociales ? et que c'est une double peine pour les filles ou pour les personnes qui ne se sentent ni fille ni garçon ?

B : Peux-tu nous donner des exemples concrets ?

A : Typiquement dans mon établissement il y a encore des paniers roses pour les filles et des paniers bleus pour les garçons. Le langage épïcène inclusif n'est pas du tout encore intégré. Dans les problèmes de maths ... ce n'est pas compliqué de dire « *Mohamed va faire des expériences de chimie avec sa maman* » au lieu de dire « *Victoire avec son papa va découvrir comment on range correctement une maison* », il y a des choses qu'on peut faire, qui ne coûtent rien et qui ne sont pas faites et qui martèlent encore plus les filles dans cette inégalité sociale.

B : Je comprends bien ce que tu dis et il y a beaucoup de choses à faire effectivement mais dans le peu que je connais et que j'ai lu, ce sont plutôt les petits garçons qui ont de la peine à rentrer dans les rails scolaires que les petites filles. Donc je pense que ce dont tu parles est un problème mais

je ne le mettrais pas au niveau de l'inégalité scolaire, de la réussite, etc. Je n'ai pas énormément de lecture ou autre mais il me semble, et peut-être que ceux qui ont plus cherché que moi à ce niveau-là aussi, que ce sont plutôt les petits garçons qui ont de la peine à rentrer dans le cadre scolaire, certainement par rapport à la manière dont on formate les petites filles, mais *in-fine* c'est quand-même les petites filles qui réussissent mieux à l'école. Donc le problème de l'inégalité des genres ne se retrouve pas.

A : Oui, elles rentrent dans les cases. On les interroge plus facilement car on sait qu'elles vont avoir la réponse, mais quand un garçon est turbulent et qu'on essaie de le reprendre il y a quand même des gestes et des pratiques qui font que nos attentes sont différentes. Et quand on veut combler aux difficultés scolaires d'un enfant de sexe masculin et d'un enfant de sexe féminin nos pratiques sont différentes.

B : Ce qui est compliqué, et je t'entends et je comprends très bien ce que tu veux dire, c'est qu'il y a aussi la question « *tu es noir, tu es blanc* » il y a énormément... « *tu es pauvre, tu es riche* », je schématise mais c'est pour cela que dans l'ensemble on essaie de s'attaquer à toutes les inégalités. Pour revenir à mon point de départ, c'est « enseigner ». Par exemple pour combattre une forme de racisme, quand on a travaillé en arts visuels Niki de Saint Phalle, qui faisait ces grandes poupées noires, certaines élèves dans la classe ont hyper réagi par rapport à cela, c'était extraordinaire. C'est dans mes choix d'enseignement que je vais agir sur tous les plans, homme-femme, noir-blanc, la langue, riche-pauvre, et c'est en proposant à mes élèves des projets qui vont à l'encontre de ce qu'on n'aime pas qui vont faire avancer. Parce que le blabla je n'y crois pas du tout. J'enseigne chez les petits, il faut aller avec des actes, des exemples, des projets que l'on construit. Faire des grandes conférences, leur dire d'être comme ça ou d'être comme ça, cela ne marche pas. C'est à travers vraiment ses choix personnels qu'on va lutter contre cela. Moi je le fais de cette manière-là.

A : tu ne crois pas que nos choix personnels sont dictés aussi par les inégalités sociales qu'on a pu vivre, une inégalité genrée ou une inégalité racisée ? Là, tant que l'école n'est pas, comme tu le dis, sur le « enseigner » aux enfants ... tu as l'air de travailler par pédagogie de projets un peu si je comprends bien ? et faire des projets individualisés c'est ça ?

B : Pas individualisés non.

A : Donc c'est vraiment une pédagogie de projet, créer ensemble, construire une dynamique micro-société de la classe ?

B : En faisant cela, je n'ai pas de problème de discipline, je n'ai pas besoin de mettre des tampons rouge, vert, jaune, bleu, et ce serait intéressant de discuter de cela pour savoir d'où vient le fait qu'on ait tellement peur maintenant. Ce que je vois aussi aujourd'hui c'est que, dès qu'un enfant va un peu de travers on téléphone aux parents pour les prévenir. Il y a un endroit qui est l'école qui est un cadre qui protège, car pour les enfants qui ne vont pas bien, quand ils sont à l'école ils sont protégés, je l'ai vu et revu. C'est un cadre qui doit être indépendant, où il se passe des choses entre eux et moi. Bien sûr que je vais avoir des échanges avec les parents mais je n'ai pas besoin de leur téléphoner pour certaines choses.

A : Je voulais rebondir sur deux choses. La dernière chose que vous avez dite, pourquoi on a tendance à toujours vouloir téléphoner aux parents ? Quand je suis arrivée je me suis dit aussi que je ne me souvenais pas qu'on appelait mes parents aussi souvent. Pourquoi doit-on leur rendre autant de comptes ? En fait j'ai l'impression que cela vient de cet idéal. On dit aux réunions de parents que nous sommes une équipe, on est trois, l'enfant, l'enseignant, les parents. Et j'ai l'impression que c'est comme si c'était l'idéal de toujours devoir leur rendre des comptes. Parfois je parle à une collègue et celle-ci me demande si j'ai averti les parents. Parfois je me demande si je suis dans le faux de ne pas les avoir tout de suite appelés. Parce qu'effectivement il peut parfois se passer des choses graves mais je sais que je peux gérer. Quand l'histoire est terminée et qu'elle est réglée je n'ai pas besoin d'appeler les parents en plus. Je peux leur faire un bilan à la fin du trimestre ou si j'ai vraiment besoin à un moment. Aussi pour les tampons... je vois beaucoup tous ces blogs *Instagram, Pinterest*, quand j'ai commencé je me suis dit « *l'angoisse... moi je ne fais pas ça, ... ça .... ça* ». Quand j'étais étudiante je commençais à m'abonner à tous ces sites et quand j'étais diplômée je me suis dit « *non plus jamais* » parce que ça m'angoisse de voir le dimanche soir sur mon fil *Instagram* que je n'ai pas fait les bons tampons, je n'ai pas fait ci, ... en fait on est dans

l'esthétique. Tout a trait à l'esthétique et du coup c'est un peu le travers de l'image, toute la société de maintenant est un peu sous couvert de l'image et l'enseignement en subit un peu les conséquences je trouve. Au tout début vous avez dit un mot qui est très important et qui est vraiment la base de tout c'est « enseigner ». Souvent je m'interroge car par exemple on évalue le français, on leur demande d'écrire des textes, on leur demande de comprendre un texte, que ce soit à l'oral ou à l'écrit et puis en fait on ne l'enseigne pas tant que ça, mine de rien. Le français, le vocabulaire, etc., on dit « *ils devraient savoir ce mot* », on ne peut pas enseigner tous les mots du dictionnaire mais il faut travailler la compréhension orale, il faut que ce soit aussi un objet d'enseignement et après on peut l'évaluer mais ce sont des choses qu'il faut pouvoir enseigner. Pour moi, réduire les inégalités, il faut que ça passe aussi par l'enseignement. Il faut enseigner ce qu'on évalue parce que les inégalités viennent aussi de là. On remarque des inégalités scolaires avec des notes et les notes ça passe par l'évaluation et l'évaluation elle se prépare. On enseigne les objets qu'on évalue et il faut vraiment enseigner concrètement et être sûr à 100% que chaque domaine a été vraiment enseigné.

B : J'ai une expérience dans l'appui pédagogique donc j'ai vécu ce dispositif d'appui pédagogique et ensuite d'autres périodes d'innovation, de rénovation. J'aurais mieux fait de venir comme observatrice parce que je vous entends parler et je ne sais pas ce qui se passe dans les classes aujourd'hui, je m'en doute un peu mais quand je vous entends ça me fait frissonner. Car je vous entends avec cette idée de vouloir contenir les enfants. Pourquoi l'école doit autant contenir les enfants ? Alors que la question que j'aurais, c'est est-ce qu'on donne des conditions d'apprentissage, est-ce qu'il y a une émulation dans la classe ? Est-ce qu'il y a des dispositifs qui permettent d'apprendre et non pas de perturber parce que quand on enrôle les enfants dans des dispositifs intéressants il n'y a plus besoin de faire de discipline. Je sais que nous ne sommes pas dans la même période, qu'il y a des tensions. Mais nous sommes aussi sous le regard des parents mais jusqu'à quel point on intègre ce regard des parents ? Je regrette un peu de voir cette école qui n'innove plus, en fait qui est très adaptée. Je ne sais pas dans quel contexte vous vivez mais je trouve que vous êtes très soumis. Dans l'époque où nous étions, nous étions militants, on allait à la SPG (Société pédagogique genevoise), on essayait de faire bouger le système. On a eu la chance d'être dans un contexte politique qui nous a permis d'être dans une Rénovation avec tout un système, une école qui était en apprentissage avec des dispositifs qui étaient en partie conduits par des chercheurs. Mais c'était vraiment une émulation et des échanges sur les pratiques. Alors maintenant, à part d'être adapté, de mettre des tampons, comment pouvez-vous survivre dans une école comme ça et comment n'osez-vous pas réagir ? Je sais que l'institution est lourde et qu'il faut oser. À plusieurs on ose peut-être plus. Les inégalités pour moi, je ne sais plus les chiffres car je ne lis plus les recherches pointues. Je me souviens d'une chose, c'est 6% d'enfants de classe défavorisées à l'Université. Je n'ai pas l'impression que ça ait changé, il faudrait lire les dernières publications. Je trouve qu'on « pédale dans la semoule » on a des objectifs, des prescriptions qui nous disent « *maintenant on va faire de l'école inclusive* » mais quels moyens on a pour faire cette école inclusive ? Que donne-t-on aux enseignants comme conditions pour pouvoir le faire ? Voilà c'est juste pour réagir et je pense aux enfants effectivement. J'ai beaucoup été dans la classe collaborer et franchement c'était ... « *tu le fais encore ? et pourquoi est-ce que ça se fait ? des pratiques pédagogiques innovantes ..., que fait-on des innovations* » ? l'école oublie et on recommence avec des nouvelles déclarations d'intentions. C'est bien elles sont démocratiques au moins, parce qu'en Corée ce n'est peut-être pas le cas.

A : Alors juste pour rebondir. En effet je pense que vous avez eu une période prospère, de chance, quand tu dis que la politique vous suivait aussi ce n'est plus forcément le cas pour nous. Oui en effet c'est étouffant, oui les collègues sont de plus en plus individualistes, leur classe ce n'est pas une école, il n'y a plus cette cohésion d'équipe avec l'arrêt aussi des projets pédagogiques d'école. On avait des projets, alors oui c'était pénible on devait remplir des rapports mais au moins le ou la directrice pouvait dire « *ok vous n'adhérez pas à ce projet alors trouvez un autre établissement parce que nous nous allons dans cette voie-là* ». Et par rapport au pourcentage que vous dites des étudiants à l'Université, je pense qu'en formation on a de plus en plus d'étudiants et d'étudiantes ibériques et portugais descendants ; donc à quand les Kosovars et Albanais descendants ? Mais il y a eu déjà une évolution, c'est vrai que de plus en plus nous accueillons des étudiants dans nos classes qui sont en formation et qui sont les premiers nés ici. Donc il y a quand même quelque

chose aussi qui se passe. Je pense que le problème ce sont les dynamiques dans les écoles qui sont individualistes et puis justement ce n'est plus nos collègues mais c'est Internet.

B : Je pense qu'on idéalise la Rénovation. Mais il ne faut quand même pas oublier que dans cette Rénovation on était un minimum et c'est parce qu'on n'était pas toutes les écoles qui sont parties et que ça n'a peut-être pas vraiment abouti à ce qu'on voulait. Et si je me rapporte à ce qu'on essaie de faire, c'est d'essayer de se dire que faisons-nous maintenant avec ce qui se passe et avec ces contraintes, avec les contraintes des directeurs, des parents, avec tout ça ? Je reviens à ce que disait simplement ma voisine, parce que j'ai eu la chance de travailler avec. Je rebondis sur ce que tu disais, il faut oser... : *« si le directeur me demande de faire ça, je fais autrement ; moi j'ai envie de faire un projet ; mes collègues ne sont pas d'accord de faire un projet, je fais un projet et ceux qui veulent me suivre me suivent »* c'est plutôt dans cet état d'esprit qu'il faut essayer de partir et de se dire *« c'est ma classe »*. Parce que cette histoire de penser qu'on était des équipes, ça n'a pas fonctionné comme ça devait. Ça a marché localement. Ça a fonctionné dans quelques écoles et même dans les écoles où cela a fonctionné, ils ont finalement trouvé cela lourd. Il y a beaucoup de choses qui étaient quand même difficiles. Certainement qu'on n'enseigne plus, grâce à la Rénovation, aujourd'hui comme on enseignait il y a 30 ou 40 ans, ça j'en suis persuadée. Je pense et cela a été dit, c'est l'évaluation qui tue tout, mais que faire ? C'est peut-être à travers de nouveau donner du sens, parce que justement pourquoi y a-t-il des cancrès ? Pourquoi ça dérape ? Parce que les enfants s'ennuient. Et je vois, moi qui ai suivi les jeunes, en éducation physique, je pouvais me rendre compte de cette peur de l'échec. Donc on fait souvent des choses peut-être pas assez intéressantes et les gamins s'ennuient et font les imbéciles, ou le contraire où on met beaucoup trop haut et les élèves n'aiment plus l'éducation physique parce que c'est trop difficile. Donc je pense que dans les moyens qui ont été donnés, il faut prendre ce qui nous plaît. Les évaluations : je pense que vous n'êtes pas libres de... Mais quand on prend les évaluations, les épreuves cantonales, je rejoins qu'on devrait évaluer seulement ce qu'on a enseigné, car si on prend les épreuves cantonales, ce n'est pas le cas. La pression des parents : intégrer les parents ne veut pas dire que ce sont les parents qui prennent le pouvoir. J'ai l'impression qu'il y a des choses qui sont un peu renversées. Et pas dans toutes les écoles. Parce que justement quand on a des écoles comme la nôtre par exemple, on aimerait que les parents soient un peu plus présents. C'est compliqué. Il faut essayer de partir avec ce qu'on a et notre intention d'enseignement. Que veut-on ? que doit-on et que peut-on enseigner ? et comment intéresser les enfants et pas plus ceux qui ont des facilités ou ceux qui ont plus de difficultés. Et un projet interculturel pour parler de ce que tu disais ou de genre ou simplement à travers un sport ou un art. On essaie avec tout cela de tisser des liens avec tout ce qui se passe dans notre société. Je pense qu'avec ça on peut parer à des inégalités. Et ne pas seulement penser qu'à la note. Si on arrive à donner une dynamique dans la classe, il y aura toujours des enfants qui auront des meilleures notes, puisque nous sommes bêtement avec les notes, et des enfants qui en auront des moins bonnes. Mais, il faut savoir si celui qui vient à l'école vient avec une envie d'apprendre.

A : Je me sens faire partie d'une vraie équipe au cycle élémentaire de mon école. Nous avons des projets d'équipe tous ensemble. Nous n'avons rien réinventé mais cela fait trois ans que nous avons mis en place un projet que nous avons appelé méli-mélo où on casse les quatre degrés, deux heures par matinée, deux jours dans la semaine depuis l'année passée. On mélange les élèves selon leurs besoins dans telle ou telle thématique. Il y a des élèves de 2P, de 4P, ... c'est vraiment mélangé. C'est une chouette chose, nous sommes plusieurs à réfléchir sur les problématiques. Ce n'est pas simplement dans sa classe, avec ses problèmes et ne pas savoir comment en sortir et se cloisonner dans quelque chose de très fermé. Ensuite, sur la question de « oser » cela me parle beaucoup et face aux inégalités nous avons fait ce méli-mélo et depuis l'an dernier les enseignants de 1P et 2P ont fait l'école dehors tous les vendredis matin. On a bien vu que dans le contexte classe entre quatre murs sur une chaise avec des enfants de quatre ans, cela ne leur correspond pas. Nous allons dans la forêt, dans les parcs, on a la chance d'avoir beaucoup de parcs autour de nous. Nous travaillons là-bas les chiffres, les lettres, nous faisons de l'art avec des feuilles, des branches d'arbres, nous faisons la gym dehors. Nous travaillons différemment, simplement dehors et d'avoir un autre cadre permet aux enfants pour qui cela est trop compliqué en classe entre quatre murs de pouvoir se montrer sous un autre jour et pour nous aussi de pouvoir les percevoir

autrement et de voir qu'ils peuvent aussi évoluer et apprendre à apporter beaucoup de choses au groupe classe simplement quand nous les sortons d'un environnement qui ne leur convient pas.

B : J'apprécie le fait que vous osiez faire d'autres choses, ce n'est pas le cas de toutes les écoles. Je vais revenir à la Rénovation. J'ai eu la chance de commencer à travailler à cette époque-là. J'ai pu profiter de l'expérience de mes collègues, j'ai intégré une école en rénovation qui était en pleine effervescence, j'ai appris beaucoup de choses que j'ai pu utiliser jusqu'à maintenant. Que faire pour travailler contre les inégalités ? C'est enseigner, faire les bons choix, de ne pas travailler que les maths et le français mais faire tout, l'éducation physique, les arts visuels, ce sont des choses que nous laissons tomber très facilement. Nous faisons la gym dans une école d'à côté où les salles sont souvent vides. Nous travaillons à deux, nous faisons 1h30 ensemble d'éducation physique pour que les enfants aient vraiment une bonne période d'éducation physique. Comment se déplacer ? Si nous nous déplaçons en 45 minutes, cela nous fait 20 minutes d'éducation physique, ça ne sert à rien. Donc nous avons fait en sorte de faire deux heures de suite et les deux classes ensemble, ainsi nous essayons d'avoir vraiment une période complète et que les enfants puissent en profiter. Je dis de façon pratique ce que nous faisons à l'école pour lutter contre les inégalités. Nous allons à la piscine de la même manière ensemble et nous travaillons deux périodes de suite pour faire vraiment une leçon de natation pendant toute l'année. Parce que nous avons aussi perdu les enseignants de natation donc nous n'avons que huit fois par année. On essaie de travailler avec ces enfants dans tous les domaines, éducation physique, arts visuels où à chaque fois nous faisons un projet différent qui permet d'effectuer un travail transversal. Nous essayons de profiter au maximum de ce temps que nous pouvons donner à tous ces enfants. Nous travaillons dans une école en REP [réseau d'enseignement prioritaire], c'est l'école élémentaire. Je pense qu'il n'y a pas 36'000 solutions. Il faut travailler au maximum. Ces enfants qui ont besoin d'aide partout, parce que c'est le cas, arrivent déjà à l'école avec un énorme décalage par rapport aux enfants qui se trouvent dans des milieux favorisés, il faut travailler avec eux et chercher le temps. Nous avons mis en place aussi le « coup de pouce lecture » et ça va être encore une demi-heure de plus à midi ou à 16h pour travailler encore plus. Il n'y a rien d'autre que travailler, enseigner, être avec, leur donner envie d'apprendre, et rentrer dans cette sorte de cercle vertueux qui va faire que les enfants arrivent avec l'envie et vont prendre tout ce que nous pouvons donner.

B : Il y a une chose qui me frappe beaucoup quand on parle d'égalité, parce qu'on sort d'un TTC [temps de travail en commun] de l'école ..., avec des enfants, des tout-petits de quatre ans qui sont trois dans une même classe et qui posent de très gros problèmes, donc nous avons une collègue pour qui c'est très difficile. Et dans la discussion, à chaque fois, je ressens que lorsque nous parlons d'égalité, nous nous disons que comme nous voulons être égalitaires, nous devons traiter tous les enfants de la même manière. Et cela fait des années que je me bats pour dire que ce n'est pas cela l'égalité. On n'autorise pas à avoir un comportement différent à l'égard d'un enfant sous prétexte..., par exemple un enfant de quatre ans pour qui ça ne va pas du tout à la récréation, il n'arrive pas à entrer en contact avec les autres, donc il va taper tout le monde parce que c'est sa manière d'entrer en contact. Je proposais cet après-midi par exemple qu'un plus grand prenne un ballon et commence à construire un jeu avec lui. On m'a répondu « *non mais tu ne peux pas faire ça parce que tous les autres voudront un ballon et jouer avec ...* » Je ne sais pas comment on arrive à transformer cela dans les mentalités, ça entraîne des répercussions dans tout l'enseignement parce que finalement on veut que tout le monde fasse, même si c'est à des moments différents, mais quand même que tout le monde passe par la même chose, que si un enfant n'est pas là quand on fait cela ça va être la catastrophe, alors que ça l'est vraiment rarement. Aussi, cela n'a pas à voir avec ce que je viens de dire mais le nombre de photocopies dans une école élémentaire j'en suis scotchée. C'est monstrueux. Pour terminer, sur la question de l'évaluation, je partage les points de vue. L'évaluation certificative vient beaucoup trop tôt, c'est une certitude, selon moi il faut arrêter. Si on veut prendre les enfants en difficultés de comportement et de capacité d'apprentissage, il faut nous laisser le temps. Dans quelque temps nous allons avoir le premier carnet à faire, nous l'avons là et pour l'instant il n'y a rien qui va, mais dans trois mois il y a des choses qui vont aller, alors comment faire avec ça ? Finalement les carnets ne veulent plus rien dire car on n'ose plus rien y mettre. Tout y est positif, il y a quelque chose qui dysfonctionne totalement. On a essayé de combattre, on a eu l'école élémentaire au semestre et plus au trimestre ce qui était déjà un gain et c'est revenu au trimestre. Il faudrait peut-être retrouver les manches et y retourner pour dire



que ça suffit. Ou prouver que les enseignants ne disent plus rien dans les carnets alors autant ne pas en faire.

A : À propos de ce qu'a dit ma collègue sur le méli-mélo, nous nous sommes posé la question pour nos élèves qui en 1P vont chez l'ECSP [enseignante chargée du soutien pédagogique], on les retrouve en 8P chez l'ECSP. Il existe des disparités entre établissements et entre équipes. Je commence à penser à changer d'école ou pas l'année prochaine mais c'est vraiment un gros deuil parce qu'on est une équipe ou vraiment ça va très loin. J'avais un élève qui était très à l'aise et un jour il a dit devant tous les copains « *un jour j'avais un amoureux et après j'ai eu une amoureuse...* » et un collègue qui le croise lui dit un jour en le croisant « *c'est quoi cette coupe de cheveux de filles* » ou je ne sais plus exactement ce qu'il a dit mais ce n'était pas malveillant, c'était juste ordinaire, mais c'est tout ce que nous faisons qui s'écroule, je lui dis qu'il ne peut pas dire ça... C'est pour dire que parfois tous les efforts que l'on fait dans certaines classes peuvent être parfois annihilés par juste quelqu'un d'autre après. Il y a un constat de tout ce qui ne va pas et il y a quelques propositions, mais alors que l'on se retrouve avec 23 élèves en 1P-2P avec des élèves que l'on n'arrive pas à gérer, avec toute la pression qu'il y a, j'ai un sentiment d'abandon terrible de la part de toute ma hiérarchie et de l'institution. J'ai assez confiance en moi pour faire abstraction du PER, des évaluations, du carnet, etc. Et j'ai travaillé avec une collègue durant quatre ans avec qui nous sommes autorisées de nombreuses choses. Ce qui était dur c'est que les élèves qu'on a eus en 1P-2P et ensuite en 3P-4P qu'on s'est échangés, avec qui nous avons fait de nombreux projets comme méli-mélo, je vois leurs notes en 7P et en fait avant même de voir les moyennes je pouvais deviner, et c'était horrible parce que les moyennes correspondaient à ce que j'imaginai, alors je me dis malgré tout ce qu'on a essayé de faire c'était vraiment dur malgré tout ça on se retrouve avec des élèves qui sont exactement dans les prédictions. Cela ne nous empêche pas d'innover mais j'ai l'impression que c'est plus facile pour pas mal de jeunes collègues d'être dans la mode, les petits tampons etc. Et si on regarde c'est exactement ce que fait l'institution, c'est beaucoup plus facile. Quand on a des collègues qui nous disent « *mais qu'est-ce que vous faites ? pourquoi...* » tout le monde nous trouve innovateurs mais on pourrait avoir un regard indiquant que nous ne faisons pas comme tout le monde, je trouve que c'est dur. Les revendications de la SPG sont à mon avis les mêmes qui ont déjà été écrites et dites il y a très longtemps. À la SPG je me sentais aussi assez abandonné par les collègues donc ça fait du bien d'être avec vous ici. Mais nous ne sommes pas tant que ça. Il y a 1200-1300 membres sur 3000 collègues environ et on voit que lorsque nous avons besoin de nous mobiliser, je ne jette pas la pierre car j'en ai moi-même bavé en termes de fatigue que je comprends, et je pense qu'on peut faire changer les choses avec les moyens actuels, mais il y a quelque chose de politique, vraiment. Notre responsabilité c'est, avec la SPG et l'Université aussi, d'essayer d'influencer, d'ouvrir l'esprit des collègues pour que les jeunes collègues se rendent compte qu'enseigner ce n'est pas juste un métier où il suffit de faire trois ans d'études. Je suis assez sur les idéaux aussi et nous avons parlé de cela avec des étudiants. Ce serait bien de retrouver avec tous les collègues cette envie de se battre pour cette école plus égalitaire et qu'ils comprennent que c'est politique.

B : Je pense à deux choses en revenant à cette question des inégalités. Comment se construit l'expertise professionnelle ? Parce qu'elle se construit et j'imagine que lorsqu'on se met dans des situations peut-être inhabituelles voire à risque, on apprend des enfants et des situations, et là je trouve que c'est quand même un vecteur. Ça ne fait pas tout, car innover dans la salle de classe c'est très bien, se former, se transformer, travailler en équipe, c'est très bien, effectivement je pense que c'est une des voies en tout cas pour ne pas tomber dans la dépression. Il y a quand même des études qui ont montré que travailler ensemble, en collaboration, en soutien des collègues était quelque chose d'important. Il y a tout cela, du point de vue du développement professionnel, que l'on peut se donner les moyens de travailler après la formation initiale qui est normalement très stimulante et qui va dans un sens, en tout cas des idéaux qu'on partage autour de la table. Et après, il y a la salle de classe, la formation des enseignants, le développement professionnel mais il y a aussi le système parce qu'on est dans un système aujourd'hui qui n'est pas très avenant. Mais je ne comprends pas tellement pourquoi nous n'arrivons pas à nous inspirer des modèles qui fonctionnent bien. Nous on radotait à l'Université du temps que j'y étais sur la Finlande, on était enchantés, on nous montrait des films sur la Corée pour comparer les

types d'enseignement. Il y a quand même des choses à prendre, des principes, des objectifs qui permettent de faire mieux que ce que l'on fait.

A : Ce ne sont peut-être pas les mêmes réalités. L'immigration n'est pas la même, la population n'est pas la même, la culture n'est pas la même, donc c'est très difficile de comparer, même de s'inspirer parce que ça ne correspond pas trop à notre réalité.

B : Mais la différence c'est toujours la norme. Nous sommes toujours confrontés à cela, à faire avec des êtres humains, des enfants qui ne font pas ce qu'on veut qu'ils fassent. Oui les conditions sont différentes. Je ne sais pas ce qu'il faut comme espoir pour que le monde évolue, je ne vois pas très bien où l'on va, c'est désespérant, moi je souffre pour les enseignants qui sont actuellement en classe. Je sais qu'ils ont des ressources et heureusement qu'ils sont chaleureux avec les enfants. La plupart, j'ai tellement d'images de classes avec des enseignants qui finalement, en écartant tout le système, la hiérarchie, finissaient par éprouver du plaisir certains jours.

A : Effectivement, vous parlez de pression et ça ne fait que trois ans pour moi mais déjà je la ressens. Ça commence par le directeur qui a une mainmise sur les enseignants, et le manque de soutien que nous avons souvent. Si parfois nous rendons autant de comptes aux parents et si on est sous pression et que l'on transmet cela aux élèves c'est parce que la hiérarchie ne soutient pas les enseignants. Il peut par exemple y avoir des petits soucis en classe et on se retourne tout de suite contre l'enseignant parce que le directeur ne veut pas que ça monte plus haut. De ce fait nous pouvons aussi avoir parfois un comportement inadéquat avec les élèves, parce que l'on veut aller vite, on veut aller à l'évaluation, on n'a pas le temps. Tout à l'heure j'entendais qu'il fallait un peu mettre de côté le PER, mais ce n'est pas simple de le faire. Par exemple jusqu'à l'année dernière j'étais EPP [enseignante en période probatoire] et le directeur ouvrait mes classeurs, regardait mes évaluations, regardait les critères et très procédurier dans le sens où j'avais un *listing* de choses que je devais faire et tout était vérifié, mes évaluations, mes carnets ont été évalués. Ce sont les deux premières années donc on me dit dans quel système je viens de rentrer, que je vais être contrôlée. Donc quand on dit qu'il faut mettre tout ça de côté, il faut avoir du cran quand même. Nous avons aussi parlé de sens. C'est aussi la base, justement pour ces enfants qui sont parfois issus de milieux défavorisés. Ne serait-ce que l'acte de lire, ils ne mettent parfois pas de sens derrière. Ils prennent parfois l'objet, le livre, mais ils ne savent pas pourquoi ils vont à la bibliothèque. C'est juste la base à chaque fois d'essayer de contextualiser nos propos et d'y mettre du sens. Je ne dis pas que c'est toujours simple, sur les fonctions de la phrase, essayer d'expliquer pourquoi on apprend ça ce n'est pas toujours simple. Essayez toujours de mettre du sens, ce qui fait peut-être que les enfants peuvent s'accrocher à nous dans notre enseignement. Selon moi, mettre du sens fait vraiment partie de l'art d'enseigner.

A : À l'époque où j'ai commencé à enseigner dans une école en REP, nous avions énormément de projets. Les appuis, hors temps scolaire c'étaient des jeux de société où les parents pouvaient venir, évidemment pour ceux qui n'avaient pas de travail jusqu'à 9h le soir. Nous avons aussi fait pas mal de théâtre et la difficulté que j'ai éprouvée en laissant partir ces élèves, j'avais une classe à 15 7P-8P alors que là j'en ai 25 dont deux intégrations de la CLI [classe intégrée], plus un enfant trisomique à 50% donc ce n'est pas la même chose. J'ai eu l'impression que j'avais marginalisé ces élèves. En sortant de ma classe, ils arrivaient dans une classe où c'était un enseignement très frontal, donc tout ce qu'on avait créé en pédagogie de projet avait fait que c'était encore plus compliqué pour ces élèves-là de poursuivre leur scolarité, alors que dans une pédagogie ludico-créative et de projet ils y trouvaient leur compte. Pour moi ça avait été très difficile et je voulais savoir si certains et certaines avaient l'impression qu'ils marginalisaient les élèves en offrant d'autres choses, si l'équipe ne suit pas cela. Aussi, j'ai l'impression que l'abolition des devoirs pourrait aussi permettre de remotiver certains enfants et qu'il y ait moins d'inégalités. Je ne sais pas si dans vos écoles les devoirs sont toujours d'actualité ou pas. À propos de cet enfant à qui vous aviez proposé de l'aider avec un plus grand et le ballon et que cela n'a pas été compris, j'ai l'impression et c'est ce que j'essaie de transmettre quand j'ai des étudiants, que du moment qu'on est cohérent et que justement les enfants le sentent, ils ne remettent pas en question ce choix.

B : Il faut plus que de la cohérence.

B : C'est clair que pour le groupe B il est plus facile de dire « *il n'y a qu'à... il ne faudrait pas... vous ne devez pas obéir...* » avec toutes nuances. J'ai dit que mon deuxième travail quand j'ai arrêté l'enseignement c'était d'être formatrice et j'ai suivi les EPP, donc l'exemple que tu donnes des planifications, etc., c'est juste, il y a une pression. Mais cette discussion est aussi peut-être pour vous amener petit à petit à faire vos propres choix, puisque tu as dit que ça fait ta deuxième année, et pouvoir trier et penser ce que tu vas garder et ne pas garder et de pouvoir oser. Plus on prend de la bouteille plus on ose peut-être aussi faire à sa manière. On a de toute façon une pression de l'institution malheureusement ou heureusement peut-être, je ne sais pas... Deuxième chose, tu as parlé du sens et tu as donné l'exemple que peut-être certains élèves, surtout quand ils sont petits, nécessitaient de donner du sens à la lecture, etc. C'est clair que si on ne sort pas un peu des sentiers battus, pour donner du sens c'est compliqué. Je vais prendre un exemple très simple en éducation physique : tous mes enfants n'aiment pas courir et il est certain que si chaque fois qu'ils arrivent je leur dis bêtement qu'il faut courir, que c'est bien pour leur santé, et que je les fais courir pendant x minutes sans justement donner un sens profond comme à quoi ça sert..., pourquoi on fait..., comment on peut partir de ses propres compétences..., là on commence à donner un sens et pouvoir aussi voir un projet d'autre chose que de tourner en rond dans une salle de gym. Je pense que le sens c'est un mot qu'on utilise beaucoup, mais donner du sens ce n'est pas toujours dans les programmes que l'on peut trouver comment le faire. Vous avez parlé de fiches, de plusieurs choses comme ça, et je ne pense pas que les fiches donnent beaucoup de sens donc il faut aller creuser ailleurs et c'est peut-être justement en équipe que l'on peut aller creuser, parce que seul on est quand même moins intelligent et moins performant qu'à plusieurs. Donc tout cela il est clair que ce sont des pistes, mais dans cette discussion je n'ai pas l'impression que l'on répond à comment les réduire. J'ai une idée qui est peut-être un peu idéale ou pas faisable mais quand je vous écoute encore aujourd'hui j'ai l'impression que c'est le départ qui est difficile. Quelqu'un disait justement que lorsqu'ils arrivent à l'école, à quatre ans, il y a d'énormes inégalités par rapport au niveau culturel, social, aux enfants qui sont déjà allés au jardin d'enfant ou non, ceux qui ne parlent pas français, parce qu'on est multiculturels. Sans justement dire s'il faut donner des moyens, parce qu'il est vrai que lorsqu'on dit qu'il faut donner des moyens, si on les a ce n'est pas difficile de trouver des solutions. Mais, quand même essayer entre nous déjà, c'est-à-dire de la 1P à la 8P déjà de pouvoir dire que les moyens, les forces, et cela se fait déjà je crois en France depuis quelques années, peut être donner plus de force, plus de moyens chez les petits et avoir moins d'élèves ou plus d'enseignants. Et peut-être est-ce dans mon utopie, mais si on y arrive à effacer un peu ou à pouvoir mettre en place tout ce qu'on est en train de dire maintenant, avec tout ce que vous faites, méli-mélo, etc. Peut-être on arrivera à effacer ces inégalités pour qu'il y en ait moins et que ça puisse un peu fonctionner.

B : C'est très difficile d'arriver à lutter contre ces inégalités de départ. Cela fait pas mal d'années qu'on essaie, qu'on donne tout ce qu'on peut, nous faisons des projets, nous travaillons de manière individualisée avec certains. Mais tout ce qui n'a pas été fait avant l'école, c'est hyper compliqué. Il y a trois ans en arrière j'ai eu une classe de 23 élèves et sur les 23 il y en avait 11 qui ne parlaient pas. Alors, avec un enfant qui vient à l'école et qui n'arrive pas à parler, comment fait-on ? Ce n'est pas qu'ils ne parlaient pas français mais parmi les 11 il y en avait 5 qui n'avaient pas de langage. Comment faire par rapport à cela ? C'est bien au-delà de notre capacité, il y a un problème énorme de société et tous les jours je me demande comment je vais faire avec ces enfants-là. Le retard qu'ils ont eu à quatre ans, il continue à cinq, six, sept, ils arrivent à la fin de l'école, on arrive à rattraper un tout petit peu mais on ne peut pas niveler par rapport aux autres. Donc c'est ma question de tous les jours, comment faire pour eux ?

B : Tu disais comment fait-on pour effacer les inégalités ? Mais en fait elles sont là. On demande à l'école de réduire des inégalités qui sont là. Les plus riches ont doublé leur fortune à Genève, les multimillionnaires représentent 70% de la fortune, donc évidemment que les inégalités sont là et nous nous essayons de faire des petites actions. En pour les familles qui nous posent des problèmes, je pensais à ton exemple du genre car nous avons une collègue qui avait pris des photos des élèves en personnages de contes et un petit garçon avait absolument envie d'être en petit chaperon rouge. Elle venait de faire une formation sur le genre et elle a dit « *je connais tes parents, ...quand même ne mets pas la robe...* » (c'était un élève de 3P) donc elle le prend en photo sans la robe et le père arrive en disant « *vous êtes en train de créer un homosexuel* ». On essaie

d'être ouverts et derrière dans les familles ça ne suit pas. Là c'est pour le genre, mais ça marche pour toutes les autres inégalités. Concernant les devoirs, j'ai eu les 3P et 4P il y a trois ans et on a décidé qu'il y aurait « lecture plaisir », qu'ils prenaient un livre s'ils le voulaient et on leur mettait des fiches, une de graphisme et une de français, une de maths, des niveaux avec des couleurs et ils prenaient ce dont ils avaient envie. Ce qu'ils prenaient ils devaient le faire. C'était un peu notre manière de dire qu'on fait des devoirs parce qu'il faut en faire, sinon nous n'en aurions pas donnés. On commence les devoirs en octobre après les vacances et jusqu'à Noël nous faisons les devoirs en classe en 3P. Ça ne me plaisait pas trop mais il y a des choses où je lâche, je me dis qu'il faut faire. Je pense qu'il faut une réelle rupture et même on parlait de retard, mais ce n'est pas vrai qu'ils sont en retard. Ils sont en retard par rapport au programme, à la norme, mais ils progressent. On se met beaucoup la pression et avec tout ce qu'on fait on peut pourtant être fiers de nous, parce qu'au final ces petits ils s'en sortent plus ou moins bien et c'est quand même grâce à ce que l'on met en place, même si ce n'est pas aussi bien que ce que l'on voudrait. Donc rupture, études plus longues et plus de diversité, on va dans ce sens-là. Moins d'évaluations. Réallocation du budget. Typiquement, dans notre école nous avons le même problème, l'année passée il y avait dix élèves qui ne parlaient pas dans deux classes. Donc nous nous sommes dit que nous allions prendre tout ce qu'on a comme ressources et on les met en 1P jusqu'à Noël. Cela veut dire que les 8P n'avaient pas d'ECSP. Mais voilà, tu parlais d'inégalités tout à l'heure et c'est allouer les ressources de manières inégale mais pour refaire de l'égalité. Je trouve que c'est une assez bonne idée. Et nos gouvernements sont terribles, que ce soient des directeurs ou directrices. J'en ai connu six ou sept en huit ans et ce ne sont pas les pires. Mais avec un établissement de 700-750 élèves, avec tous les problèmes qu'on a, je crois que même pour quelqu'un qui serait incroyablement compétent et génial, je ne vois pas comment il peut s'en sortir. À la direction générale, il n'y a plus personne de l'école primaire, il n'y a que des gens du cycle d'orientation. La ministre m'a dit « *au primaire, vous apprenez aux élèves à faire leurs lacets* », si elle pense ça... Oui les effectifs .... Même l'organisation en degré, en disciplines, ça date du 16<sup>e</sup> siècle. Les horaires c'est une vraie question parce qu'aujourd'hui, ils seront à 40-44 heures par semaine voire plus, alors qu'on pourrait imaginer, mais ça va être très compliqué apparemment, 8h-14h et puis la musique, le sport, d'autres choses. En t'entendant, on se rend compte que tu éprouves du plaisir encore et ça fait plaisir d'entendre cela. Je pense que c'est justement parce que tu te sens actrice et en plein pouvoir face à ta classe. C'est cela qu'on doit transmettre aux collègues, c'est se faire confiance, ne pas obéir parce que sinon on perd tout plaisir. Et c'est ultra paternaliste. J'essaie de réfléchir à pourquoi c'est aussi dur cette mainmise de la direction générale, on est tout le temps en train de nous dire comment faire notre métier.

B : Ce qui avait été pour moi un des vecteurs prioritaires, pas le seul, dans la Rénovation, c'est le travail en cycle d'apprentissage plutôt qu'en année scolaire parce que c'est quelque chose qui reste quand même extrêmement important parce qu'une année scolaire c'est tellement court. Dès qu'ils arrivent en septembre, le temps qu'ils s'adaptent ils sont déjà loin, alors si on veut effectuer un travail de fond pour réduire les inégalités, nous avons besoin de temps, que l'on nous laisse tranquilles, que l'on effectue notre travail, qu'on apprenne, que l'évaluation soit un peu de côté, ça ne veut pas dire les objectifs, il ne faut pas tout mélanger. Je suis une fervente des objectifs et peut-être qu'aussi si on les connaissait mieux en tant que prof, on aurait moins de problème pour réduire les inégalités. Parce que ce n'est pas le PER mais c'est savoir ce qui nous nous voulons que nos élèves atteignent au minimum. Tout ce qu'il y a en plus c'est gagné, mais quels sont les minimums atteints par tous les élèves, je ne suis pas sûre que tous les enseignants soient extrêmement au clair par rapport à cela. Ce qu'il y a également, que j'ai observé cette année, parce que ça me travaille, c'est qu'on commence une nouvelle notion par exemple en maths, et les premiers en deux ou trois séquences ont atteint les objectifs que je voulais proposer et ensuite nous avons fait énormément d'ateliers de construction ensemble et j'ai vu que pour les derniers, pour faire ce que les premiers avaient fait il leur a fallu trois semaines de plus pour une notion. J'essaie de voir cela, à quel moment je peux soit lâcher, soit augmenter, comment je dois faire, c'est hyper compliqué à téléguider, mais la seule chose que je sais c'est que certains ont besoin de beaucoup plus de temps. On ne peut pas mettre l'entonnoir et presser et dire « *maintenant ce son tu vas le savoir...* ». Donc ça va se construire mais il faut beaucoup plus de temps pour certains. Plus de temps et différencier, mais différencier pas dans le sens de donner une autre fiche, c'est

amener une autre entrée, voir comment on peut faire différemment. Et juste pour finir, je pense que l'apport des méthodologies c'était très néfaste par rapport à la différenciation, parce que je vois aussi que ça aurait pu être une aide mais c'est finalement devenu quelque chose d'extrêmement facile dans le sens on prend la méthodologie, tout le monde ouvre le bouquin, on fait le même exercice tous ensemble, après on différencie un petit peu, un exercice supplémentaire et on pense qu'on a fait .... Et ça par rapport aux jeunes, je trouve qu'il est très difficile de se détacher de ça, parce que c'est facile de se détacher quand on a la connaissance de tout le programme, qu'on s'est encastré de nombreuses méthodologies différentes, maintenant moi je peux me dire que je prends ou non ceci ou cela. Sinon c'est un énorme travail. J'ai le souvenir que quelqu'un disait qu'on a la pédagogie du mouchoir que l'on jette. En arrivant à la fin de ma carrière je me dis qu'il y a des activités, des séquences d'apprentissage qui ont tellement bien marché. Mais qu'elles soient anciennes, avec du vieux matériel, pourquoi on ne réunit pas cela. Il y a du vieux matériel dans nos armoires qui est tout aussi pertinent que ce qu'on nous donne maintenant.

A : Par rapport à l'évolution de cycles et non pas en années, j'ai eu la chance de travailler avec un directeur qui disait qu'il était hors de question qu'un enfant redouble avant la 4P parce que nous avions le temps de la 1P à la 4P pour l'accompagner jusqu'aux objectifs de fin de cycle et il encourageait les enseignants à garder deux ans les mêmes élèves, à moins qu'il y ait de grosses difficultés, et comme vous le faites, d'échanger. Et en faisant des décloisonnements, actuellement j'ai six périodes où je n'ai pas mes élèves, mais j'ai les élèves de ma collègue qui viennent et elle prend mes élèves, donc nous connaissons suffisamment bien les enfants pour pouvoir se rendre compte de ce dont ils ont besoin et à quel moment. Je pense que ça continue quand même cette vision de cycle, c'est rare mais ça existe encore. Là il y a quelque chose de très positif dans la collaboration et dans les échanges.

B : Si tu nous entraines sur la Rénovation, les cycles, c'est tout à fait enthousiasmant mais je pensais quand même au défaitisme que nous avons quelque fois par rapport aux enfants. C'est difficile quand on a dix enfants qui ne parlent pas, moi je n'ai jamais entendu cela. Mais je me souviens qu'une fois j'avais interrogé des enfants, je crois que j'étais dans l'appui comme formatrice et je voulais travailler sur les représentations des enfants et j'avais passé plusieurs classes avec cette question « *est ce que tu sais pourquoi tu viens à l'école ?* » Un petit garçon m'a dit « *oui moi je sais, c'est parce que je veux être patron* » et une petite fille m'avait dit « *moi je ne sais pas pourquoi je viens, c'est ma maman qui m'amène tout le temps* ». Quelle est notre responsabilité ? Je ne sais pas si on en a vraiment l'occasion, on peut le faire dans la classe mais on n'a pas le temps ou on n'y pense pas. Mais, si on part de l'enfant, nous sommes obligés de penser différenciation et temporalité élargie parce que, le temps qu'ils arrivent, déjà il faut les emmener quelque part ces enfants-là, donc on part d'eux et que met-on en place pour travailler dans ces notions de représentation, à quoi sert l'école ? pourquoi on vient ? par des discussions, etc. C'est surtout pour revenir à l'enfant, parce qu'on a parlé de sens, mais c'est quand même l'enfant qui construit du sens, alors on le met dans quelle situation pour qu'il construise du sens, ce n'est pas parce que moi je dis il y a du sens, « *pourquoi tu fais ça ... ?* » qu'il va le construire. Donc ce sont vraiment des dispositifs interactifs, des discussions métacognitives, oui prendre le temps de cela. Pédagogiquement, il y a des traditions, ne serait-ce que les traditionnelles pédagogies actives ça marche très bien avec beaucoup d'enfants. Même si trois ans après ils vont dans une école hyper traditionnelle, je postule qu'il y a quand même un capital du point de vue de l'autonomie, ce n'est peut-être pas sur les apprentissages directement, ou sur l'adaptabilité car ils le seront peut-être moins que d'autres, mais sur une autonomie, un point de vue critique, sur une manière de s'exprimer qui peut-être dérangera le prochain professeur. Mais ce n'est pas perdu, il y a des pédagogies qui sont, me semble-t-il, intéressantes et fécondes pour les enfants. Hier j'étais avec une équipe, évidemment un peu emblématique dans le sens d'équipe comme il n'y en a pas beaucoup, et j'ai trouvé une enseignante avec qui je discutais d'apprentissage de la lecture et j'ai trouvé cela vraiment intéressant car elle faisait aujourd'hui ce que je faisais dans ma classe en 1975 et on apprenait aux enfants à lire de la même manière, c'est-à-dire avec le texte libre, une approche globale. C'est une école spécialisée. Il y a des choix pédagogiques que l'on peut partager comme cela en équipe, surtout quand on construit des dispositifs et que l'on voit les enfants qui sont heureux, qui ne sortent pas à la récréation parce qu'ils sont impliqués dans un travail. Nous n'avons pas résolu la question sociologique « *pourquoi les inégalités ? le système scolaire, etc...* »

mais nous notre responsabilité dans la salle de classe elle est quand même de se professionnaliser un peu plus. Quand je parle des expertises professionnelles, nous avons la responsabilité de nous professionnaliser. Et cela passe par une certaine émancipation, même si c'est difficile. À toutes les époques, c'était difficile. Nous quand nous voulions travailler autrement ce n'était pas facile non plus.

A : Je pense que c'est très difficile de travailler par période de quatre ans à cause des moyens d'enseignement, la méthodologie te coince, tu ne peux pas en sortir.

B : On comprend pourquoi quand on nous donne des méthodologies comme cela, sinon on ne nous prendrait pas pour des professionnels quand même à certains moments, on les réclame et on veut se faire aider et quand on a les méthodologies nous ne sommes plus contents parce que ça entache...

A : oui cela va garantir quelque part, si on fait le minimum de cette méthodologie de donner le minimum de connaissances aux enfants. Je pense que les méthodologies ont été faites pour cela. Le problème c'est que dans la réalité, moi je ne travaille pas comme cela, je peux m'échapper des méthodologies, je peux faire différemment les choses mais j'ai les enfants de mes collègues à côté qui auront fait la méthodologie, et à la fin de l'année ils n'ont pas atteint les objectifs et l'enseignant dit « cet enfant doit redoubler », le directeur en accord avec les parents dit que non car ce n'est pas bien pour lui, mais cet enfant n'a pas les acquis. Et comment faire ? J'ai les 3P il s'agit d'un enfant qui devait être en 4P, il va être évalué comme un enfant de 4P alors qu'il ne travaille pas les objectifs de la 4P donc ça non plus ce n'est pas logique. Dans ce cas-là, qu'est ce qui était mieux pour cet enfant ? qu'il redouble et qu'il refasse bien sa base solide de la 3P, la base de la lecture, des maths, etc. Ou qu'il fasse semblant de passer en 4P parce qu'on sait déjà à l'avance qu'il va redoubler la 4P. Qu'est ce qui est mieux pour lui ? Il est par moments dans sa classe en 4P, par moments il est chez moi à travailler la base donc pour ça aussi je pense que les périodes de quatre ans n'existent plus à cause des méthodologies. On fait semblant de continuer à travailler comme cela mais on sait qu'à la fin de l'année ces enfants vont redoubler parce qu'ils n'ont pas acquis les connaissances de base. Ou bien on les passe en 5P au cycle moyen et c'est encore pire parce qu'ils n'ont pas du tout la base donc ils continuent à les faire passer et ils arrivent à la 8<sup>e</sup> déscolarisés ou bien ils vont en classe d'accueil...

A : Je me posais la même question que toi sur comment préparer les élèves à la suite ? surtout avec les tous petits..., même quand tu es en 1P, 2P, 3P, 4P. Donc avec ceux que j'ai eu sur quatre ans, cela s'est vraiment passé comme tu disais, avec beaucoup de décroissements. Tout à coup en 5P j'avais des collègues qui disaient « *quoi ? tu n'as pas mis ça en place ? comment ça se fait ? elle ne sait pas encore lire* » et beaucoup de pression aussi. Mais j'ai pu déconstruire ça étant donné que ce sont des collègues que j'aime beaucoup, avec qui nous sommes amis aussi, donc on a pu être d'accord en se disant que nous n'avions pas les mêmes attentes et je savais d'où j'étais parti. Je pense qu'ils sont restés sur leurs attentes et moi sur les miennes. Même chose par rapport à ta question sur le redoublement, je dirais que j'en ai fait passer certains en 5P car je les voyais bien au niveau maturité avec leurs copains et le reste m'était égal, je ne voulais pas trop savoir. Je me suis souvent beaucoup senti en échec avec ces élèves qui ne parlent pas. J'avais une élève autiste qui est resté une heure dans la classe mais j'étais responsable d'elle pendant deux mois jusqu'à ce qu'il y ait quelqu'un qui s'occupe d'elle et je me demandais ce que nous avions comme aide parce que dans la recherche de comment réduire les inégalités, c'est aussi comment soutenir les jeunes enseignants débutants, que peut-on trouver ? On parlait au tout début de l'institution des parents, et c'est vrai pour moi depuis le début du confinement encore plus j'ai découvert le lien avec les familles, qui permet de mettre en place des solutions ensemble pour le bien-être de l'enfant et en tant qu'adultes on cherche des solutions. On n'est pas là seulement pour parler des *smileys* rouges. J'ai fait les *smileys* depuis deux semaines et je n'avais jamais fait ça ... Mais on parlait du sens et c'est vraiment une chose à laquelle je ne croyais pas et j'ai des collègues qui ont des grilles toutes prêtes, j'ai essayé quelques fois mais ça ne me plaisait pas. Et là j'ai deux ou trois élèves qui sont un peu turbulents et en 1P-2P c'est normal. Mais je dois les préparer à être chez mes collègues. Si je n'écoutais que moi nous irions dehors tout le temps et je réfléchirais complètement autrement et je ferais autre chose mais j'ai l'impression qu'ils ne seraient pas prêts. J'ai un élève qui donne l'impression d'être insolent alors que pas du tout, il ne se rend juste pas compte qu'il est drôle.

Mais je sens que les *smileys* apportent une discussion entre eux et moi et une prise de conscience sur ce que j'attends d'eux dans certains moments.

A : C'est la première fois que j'ai des 8P et je regardais le *planning* des maths, qui est une planification que l'on a reçue et que nous avons un peu modifié. Avec mon collègue nous sommes partis dans l'idée de regarder ce qu'on nous propose et ce qu'on trouve pertinent et vu le temps que cela nous a pris dans un seul domaine, nous avons vite abandonné pour voir au fur et à mesure. C'est parfois ce qui creuse les inégalités. Au début je cours après le programme et je constate tout ce que je n'ai pas fait et au bout d'un moment je me rends compte, assez vite, qu'il faut que j'abandonne ces fiches, la pression de ce programme et des autres. Nous sommes deux jeunes qui avons fait nos études ensemble et nous avons bataillé pour travailler ensemble car nous voulons collaborer, nous avons ce même idéal ensemble, et on nous a dit au début qu'il s'agissait d'un caprice le fait de vouloir travailler ensemble parce que nous étions 2 jeunes qui s'entendent bien. Mais il ne s'agissait pas de cela, ce que nous voulions surtout c'était collaborer. Donc on doit un peu leur prouver que ça marche quelque part. Du coup on a parfois des collègues qui viennent nous demander où nous en sommes et nous nous sentons parfois comme obligés de leur rendre des comptes. Nous sommes dans le dilemme où l'on veut bien faire comme il faut pour montrer que ça va bien, pour les parents, les collègues, et pour tout le monde et d'un autre côté j'ai par exemple un élève qui correspond typiquement à ce que tu disais, ça fait depuis sa 1P que ça ne va pas du tout, il arrive en 8P en sachant à peine lire, il a un niveau 5P, en maths, dans tous les domaines et je me dis parfois que je ne prends pas le temps comme il faut pour l'aider. Car je cours pour me dire, là il faut que j'évalue, parce que bientôt il y a le carnet et on m'a dit qu'il fallait évaluer tant de fois. Il faut que j'enseigne pour évaluer donc il faut que j'avance dans le programme. C'est ma première 8P donc il y a peut-être d'autres choses, il me faut aussi du temps pour découvrir le programme, mais nous sommes dans ce tourbillon où l'on a nous-mêmes plusieurs objectifs à atteindre et nous sommes un peu perdus dans tout ça. C'est là aussi que peut-être un peu épurer le programme avec les années qui vont passer.... On creuse un peu ces inégalités en voulant être parfaits partout et vouloir atteindre tous ces idéaux qui sont quelque part inatteignables, je pense même après 40 ans de carrière. Parce qu'en fait, tout dépend qui regarde les objectifs et pour qui on veut être parfait. Si c'est pour le directeur, on fera d'une certaine manière, si c'est pour les enfants il faudra agir encore différemment, pour les parents encore différemment, etc.

B : Si on veut essayer de réduire ces inégalités, je me dis en vous écoutant que c'est partie déjà presque perdue parce que ce que tu dis, que tu as une pression de la part des collègues mais ça, quand j'ai commencé il y a pas mal d'années on sentait déjà cette pression de dire « *que fait le collègue d'avant* », ou quand on est en primaire, « *qu'ont-ils fait en élémentaire ?* » Donc je pense que c'était là l'idée de collaborer, d'être sur la même longueur d'ondes avec ses collègues et pas justement craindre le regard de nos collègues parce que les choses devraient être mises à plat. Par exemple tu disais que tu avais 11 enfants qui rencontraient des difficultés, ce n'est pas ta responsabilité au départ, tu es responsable de ces enfants mais c'est la responsabilité de tous les collègues, de comment on peut t'aider. Vous avez tous dit que les enfants étaient tous différents et surtout quand ils sont petits, ils n'arrivent pas avec les mêmes bagages et quand on commence à mettre des *smileys* c'est que l'on décide une norme. Cette norme, une fois que nous l'avons décidée, nous sommes obligés de la mettre. Alors l'enfant que tu as évoqué, tu dis que c'est juste normal parce qu'il est un peu turbulent, soit c'est normal soit ça ne l'est pas, si tu lui mets un *smiley* et que tu décides qu'il doit être calme, tu normalises tout ça donc ... je pense qu'il faut que tu abandonnes... Et par rapport à ce que tu disais, tu ne peux pas trier en deux ans d'enseignement, nous sommes tous passés par là, c'est peut-être le défaut des enseignants ou de toute personne qui commence, c'est d'être dans la perfection et de se mettre une barre à un certain niveau de ce qu'on doit faire. Je pense que c'est très long et c'est aussi en équipe que l'on peut essayer d'aider à peut-être déconstruire cet idéal de l'enseignement parfait. Et quand nous sommes capables de nous dire que nous faisons avec ce que nous pouvons et ce que nous avons et nous nous faisons aider, ici de nouveau la collaboration, je pense que c'est une des bases. Il y a des choses très simples pour essayer d'aider les élèves, c'est parler avec une collègue, partager nos soucis, ne pas se tirer dans les pattes parce que deux ou trois fois j'ai entendu une sorte de concurrence, de crainte du regard de l'autre ou de ce qu'il pense ou dit.

A : Quand tu dis que tu as l'impression que c'est peine perdue, que tu as le sentiment que c'est sclérosé et problématique, je m'interroge. Je me demande si en amont nous ne pourrions pas faire quelque chose. Quand on entend les étudiants en formation pour l'enseignement, leur préoccupation qui est de savoir comment ils vont planifier leur année, comment gérer les moyens d'enseignement, ce genre de questions qui finalement n'est pas la réalité d'enseigner. Je me dis que là il y a peut-être quelque chose à faire, que ce soit quand nous les accueillons dans nos classes ou lors des différents sas qu'ils ont. Et j'ai une petite lueur d'espoir par rapport aux EPP. Depuis deux ans, il y a quand même une commission qui s'appelle « stages-emploi » qui est en train de réfléchir sur cette transition et l'accompagnement dans ce début d'enseignement ou dans ce début du métier qui est compliqué.

B : J'espère que je n'ai pas donné ce sentiment de peine perdue...

A : Non non... pas du tout j'ai bien compris.

B : On vous entend et c'est difficile, moi j'aimerais m'excuser si je vous ai paru violente mais c'est juste mon bouillonnement intérieur. Je sais que c'est un métier difficile, que débiter dans ce métier ce n'est pas la même chose que lorsqu'on est déjà expérimenté un peu plus, on a d'autres problématiques. Mais je me demande, est-ce que vous avez le temps de réfléchir à la pédagogie parce que, je comprends on l'a tous fait de reprendre des étiquettes ou des *smileys*, ça a existé à d'autres époques avec d'autres supports, mais il y a des dispositifs dans la pédagogie qui permettent de se socialiser autrement, de rendre l'enfant autonome et responsable progressivement. Ça c'est important. Si on devait être prescriptifs, parce qu'on va finir par l'être un peu, de par l'expérience que nous avons, c'est quand même d'essayer de travailler en équipe, ça c'est une force parce que quand on est obligé de se demander ce que va penser son collègue... moi j'ai une collègue qui a fait des recherches sur les profils d'équipe, il y a des équipes plus ou moins « évoluées » ou « abouties » où ces questions-là n'apparaissent plus car on est dans une solidarité de la prise en charge des élèves et de leur parcours aussi. C'est toute la Rénovation, j'y reviens parce que c'était quand même une expérience intéressante. On a réfléchi aux dispositifs pédagogiques, aux rythmes des enfants, à l'évaluation formative et aux objectifs, à beaucoup de choses. Une dernière chose, avez-vous eu le temps de réfléchir à la pédagogie ? Je comprends bien que non. Comment se donne-t-on ces moyens du développement professionnel ? Si on renonce à cela nous allons être traité comme des exécutants. Les enseignants qui s'en sont le mieux sortis étaient militants, politisés, critiques et un peu déviants. Je le dis avec beaucoup d'empathie parce que je ne me rends pas du tout compte du terrain aujourd'hui. Mais les thématiques qui sont sorties, on les entend. La réflexion sur le redoublement on l'entend. On revisite le rapport Hutmacher. Le redoublement ne résout rien. Il faut voir les choses autrement. L'école reproduit sans cesse.

B : Je voulais remercier d'avoir eu cette discussion avec vous et cela devrait exister beaucoup plus parce que l'échange entre les anciens et les jeunes, au-delà de l'équipe c'est peut-être une manière d'avancer. L'équipe idéale on aimerait tous l'avoir, on sait que c'est très compliqué, que ça se construit et ça se construit évidemment autour de la pédagogie de l'enseignement et des projets, ce qui n'est plus le cas dans beaucoup d'écoles. Je suis très heureuse dans mon métier, je peux faire mes projets, je peux continuer à m'intéresser sur « *comment réduire les inégalités ?* ». Ce que j'ai moins maintenant, c'est cette espèce d'élan où on fait partie d'une communauté qui lutte vraiment pour ça. J'ai connu des années où c'était vraiment comme cela et je peux finir ma carrière très bien en étant heureuse, mais en me demandant comment communiquer pour que cela ne disparaisse pas. Ça vaut la peine de se rencontrer, de discuter, d'échanger, de s'acharner au début et de constater que tous ces écueils on les a faits. Ce qui est important c'est de réfléchir sur son propre parcours et de se dire qu'on a passé ces étapes et que si l'on veut apporter ses connaissances et aider à construire la boîte à outils des autres, il faut aussi avoir ce recul sur soi-même et s'analyser et savoir par où nous sommes passés pour arriver où nous en sommes.

B : Pour revenir à l'histoire du rapport Hutmacher, j'ai entendu deux choses assez significatives parce que ce qui m'est resté en lisant le rapport, c'est justement qu'il disait quelles mesures de soutien n'aident pas, parce que cela recrée des inégalités. Et deuxième chose, qu'il disait que les enseignants choisissaient souvent de faire redoubler l'élève parce qu'ils avaient peur de l'enseignant qui venait après. En fait cela m'a renvoyé en vous écoutant, à la question de savoir si



on avait vraiment résolu le problème de la pédagogie différenciée parce qu'on tombe trop souvent dans l'individualisation au lieu de la pédagogie différenciée qui, elle, renvoie à la question de savoir comment on crée des dispositifs, qu'on n'a pas besoin de traiter chaque élève individuellement. Ça m'a beaucoup fait penser à ce que vous racontiez avec votre approche modulaire, où tu crées des dispositifs et en même temps tu vérifies quand même où en sont les élèves, pour ensuite mettre en place les dispositifs pour leur faire atteindre les objectifs minimums. Ça me ramène à quelque chose que le chercheur Philippe Perrenoud avait toujours souligné : obligation de résultat, je crois que vous la dépassez ; obligation de moyens, parce qu'il en a été question ici aussi, ça ne résout pas malheureusement et obligation de compétence, on en est où, ça a été souligné. Il y a encore du travail à faire. Il y a quand même une chose qui m'a frappé, quand tu disais on doit s'inspirer de la Finlande et tout ça... On disait c'est une histoire de culture. Moi je pense que nous sommes en déficit des identifications des bonnes pratiques dans l'école. La Rénovation a permis cela, on savait ce qui se passait dans les diverses écoles. Tant pis si le travail d'équipe ne fonctionne pas. Ce n'est peut-être pas vrai, il y en a peut-être qui fonctionnent mais est ce qu'on a une carte topographique pour lire ce qui se passe dans les classes malgré le code de la hiérarchie, malgré le gouvernement. Nous sommes un peu trop dans la lecture de la moitié du verre vide plutôt que de se dire où est ce que ces compétences sont en train de se construire, malgré les moyens d'enseignement qui ne fonctionnent pas, malgré les problèmes qu'on a en début de carrière. Tout ça n'existe plus et on l'avait, je prétends. Parce qu'il y avait ces moyens d'échanges, ces moyens de faire les bilans y compris quand on disait « *ça c'est encore à faire* » mais il y avait cette idée jusqu'où aller dans la zone de proche développement ou pas. Peut-être qu'il faudrait le dépasser pour regarder un peu la moitié du verre plein. Sinon on est constamment en train d'embêter les gens, parce que ça va encore ajouter au fait de dire qu'on n'est pas à la hauteur. Et ça c'est déprimant. C'est ce qui m'a frappé en écoutant.